

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



1



THEATRE

REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

L'HOMME À L'HEURE.

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

PAR



Ochs, de Bâle,

Conseiller d'Etat.

„ Un prince célèbre a dit: *J'ai perdu un jour.* Il en
vient un qui dira: *J'ai perdu une heure.* ”

ACTE III. SCÈNE IX.

À PARIS

CHEZ TOURNEISEN, FILS.

1808.

LIBRARY OF THE

UNIVERSITY OF CHICAGO

540 EAST 58TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

TEL. 733-4331

1950

1951

1952

1953

1954

1955

1956

1957

1958

1959

1960

1961

1962

1963

1964

1965

1966

1967

1968

1969

1970

1971

1972

1973

AVANT - PROPOS.



LE choix du lieu de la scène semble, au premier aspect, n'annoncer qu'un sujet local; mais il en est de même de toutes les pièces, dont l'action se passe chez des peuples éloignés, ou qui même n'existent plus.

Les caractères de cette comédie ont leur modèle dans plus d'un pays, et le tic du personnage principal se rattache, par la manière dont son rôle est traité, au tableau général des divers tics, marottes, demi-folies, idées fixes, manies, singularités, dont beaucoup d'hommes, très-estimables au fond, se trouvent être plus ou moins les jouets.

Cette pièce tient donc à l'art de conjecturer sur les actions présumables des individus avec qui l'on a des relations; et par conséquent, à la connaissance de l'esprit humain, à la politique, à la

diplomatie, à la législation. On fonde communément ses conjectures à cet égard sur les intérêts de la personne qu'on a en vue: et l'on oublie que bien des hommes agissent contre leurs intérêts, non seulement par ignorance, ou par une suite de leurs passions, ou même par l'héroïsme de la vertu; mais souvent aussi par un pur effet de quelque manie plus forte en eux que le caractère, la passion, la vertu, la connoissance de leurs intérêts.

Quant à l'épître dédicatoire, je me borne à rappeler ce que j'ai dit dans l'avant-propos de Prométhée. Mes épigraphes forment mes dédicaces. Telle étoit celle de l'Incas d'Otahis, et celle de Prométhée. Telle est celle de l'Homme à l'heure,

PERSONNAGES.

DAMON, natif de Lons-le-Saunier, et domicilié
au Locle, principauté de Neuchâtel.

LISSETTE, sa fille.

CATEAU, sa soubrette.

ARISTE, du Locle, amant de Lisette.

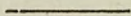
VALÈRE, du Locle, amant de Lisette.

La dame BONSECOURS, hôtesse du Pigeon blanc,
à Bâle.

JEANNOT, sommelier.

Le bachelier PISTOUFLET, notaire à Bâle.

BERLINBERLOQUE, maître horloger à Bâle.



*La scène est à Bâle, à l'auberge du Pigeon
blanc, dans le salon de l'appartement de
Damon.*

L'HOMME À L'HEURE.

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNOT.

(frottant, époussetant, arrangeant le salon.)

DIN, din, din. Voilà sept et trois quarts. J'aurai achevé à huit. — C'est un drôle de Monsieur que ce Monsieur François, qui est arrivé hier si tard dans notre auberge. — Il faut que dans chaque chambre il y ait une grande montre, et qu'elle aille bien exactement, avec des heures, des demi-heures, des quarts, des minutes, des secondes . . . je crois même des tricondes. Et cependant il en a lui-même un grand coffre tout plein. C'est un charivari dans son cabinet, à ne pas s'entendre. Tel carrillon sonne un air langoureux, tel autre une gavotte, le troisième une marche guerrière, le quatrième fait aller une petite orgue ou serinette. — Il veut que toutes nos montres aillent ensemble, et soient toutes d'accord. C'est vraiment singulier. — Nous avons à Bâle plus de douze grandes horloges dont aucune ne sonne en

même temps que l'autre; et il faut que dans notre hôtellerie nous fassions mieux que les horlogers du Conseil. Cela n'est pas bien. — Les particuliers ne doivent pas en savoir plus que les hommes en place. 1) — D'ailleurs, je trouve cela fort commode. Quand je quitte le cabaret du quartier de Saint-Blaise, à huit heures sonnées du soir, et que je rentre ici un gros quart d'heure après, il sonne encore huit heures dans notre quartier de la Spale. En vérité cela est très-commode. La grosse bourgeoise ne peut pas me chercher chicane. — Je crois que ce Monsieur François a le cerveau, là, un peu mal timbré. — C'est bon. Il loge au Pigeon blanc; c'est le pigeon de Mahomet, et celui-ci fera des miracles. — Mais parlons avec plus de respect de ce Monsieur. Il a une demoiselle qui n'a pas le timbre fêlé, et qu'il appelle Lisette, ma Lisette, ma chère Lisette. — De plus; cette demoiselle a une soubrette, la gentille Cateau : yeux bien fendus, bouche bien fendue. C'est un morceau friand, ou, comme disoit dernièrement un savant qui mange à table d'hôte, c'est un morceau des dieux. — Silence ! La voici qui vient en personne.

SCÈNE II.

JEANNOT ET CATEAU.

JEANNOT.

SERVITEUR à Mamselle Cateau.

CATEAU. (*distracte et regardant la pendule, elle dit à part*):

Le petit scélérat !

JEANNOT.

Serviteur à Mamselle Cateau. (*à part*) Elle se tait. Comme cela s'en imagine ! Un sommelier vaut bien une soubrette. Que dis-je ? J'ai même été ci - devant marqueur de billard, et mes décisions ont fait la fortune de plus d'un. Puis ; de bien plus grandes Dames qu'elle me répondent toujours , quand je leur adresse quelque petit mot de politesse. Daignons faire un nouvel essai. (*à Cateau*). Serviteur à Mamselle Cateau.

CATEAU.

Te voilà ? Bon jour Jeannot.

JEANNOT. (*à part*)

Cela répare tout ; elle a retenu mon nom. (*à Cateau*). Pourquoi tant regarder la grande montre ?

CATEAU.

Mais , c'est qu'il se fait tard , et que j'attends quelqu'un. Voilà bientôt huit heures , ma montre ne dit que sept , et l'on devoit être ici à six Mais je vois de cette fenêtre le cadran d'une espèce de tour.

JEANNOT.

C'est l'horloge du quartier.

CATEAU.

Ciel ! Il y est aussi huit heures,

JEANNOT.

N'importe. Mon coeur est de toutes les heures. Je vous vis quand vous arrivâtes ; je ne sais à quelle

heure ; mais vous me plûtes sur le champ. Vous n'êtes ici que d'hier au soir ; et je suis déjà tout en feu. Ne sentez-vous rien encore ?

CATEAU.

J'ai bien d'autres choses en tête. Crois-tu que je voyage pour faire emplette d'amants ? N'est-il arrivé personne cette nuit ?

JEANNOT.

Ame qui vive.

CATEAU.

Où as-tu pris ton françois , avec tes *fife* et tes *ché* ?

JEANNOT.

J'ai été en échange au pays françois , et depuis , je ne pense qu'en françois. C'est comme un sort. Il me sembloit que je vous verrois un jour.

CATEAU.

Qu'entends-tu par pays françois ?

JEANNOT.

Eh , mais. J'ai été à Courtelary , entre Neufchatel et Bâle. (*Il veut l'embrasser*).

CATEAU.

Laisse-moi donc , vilain lourdaud.

JEANNOT.

Rengâignons notre compliment. Je vois que la place est prise.

CATEAU.

Ta maîtresse entre. Je veux être seule avec elle.

SCÈNE III.

L'HOTESSE et CATEAU.

L'HÔTESSE.

MA chere Demoiselle, le jeune homme qui doit demander après vous, n'est point encore arrivé.

CATEAU.

Je le reconnois bien à cette inexactitude. Il me fera devenir folle.

L'HÔTESSE.

Vous paraissez inquiète. Ne rougissez point. Je suis femme discrete, car je suis veuve d'aubergiste. Oh, si je vous racontois tout ce que feu mon mari m'a confié de secrets des voyageurs, vous verriez si j'ai su tenir bouche close.

CATEAU.

Tenez, Madame. Je mets toute ma confiance en vous. On vous a recommandée comme une femme accomplie.

L'HÔTESSE.

J'ose me vanter que mes lits et ma table ne le cedent à ceux d'aucun, et que du reste je fais toujours bon visage d'hôte à ceux qui m'honorent de leur présence.

CATEAU.

Ce n'est pas cela dont il s'agit.

L'HÔTESSE.

Qu'est-ce donc ?

CATEAU.

Je n'ai rien de caché pour vous. Mon maître est riche.

L'HÔTESSE.

Monsieur Damon me paroît l'être en effet. Arrivé hier au soir sur les onze heures, il me recommande qu'il y ait dans toutes les chambres des pendules, et dit qu'il me payeroit celles que je serois obligée de me procurer. Et un quart d'heure après, il me remet une somme d'argent pour la distribuer aux indigents du quartier.

CATEAU.

J'ai voulu vous dire que cet homme riche a une fille unique, qui aura avec le temps plus de vingt-cinq mille livres de rente. Entre beaucoup d'épouseurs il s'en présente deux, Ariste et Valère, qui pourroient convenir, et de ces deux il en est un que je protège.

L'HÔTESSE.

Mais lequel plaît à la fille ?

CATEAU.

C'est moi qui dirige ses inclinations et ses goûts.

L'HÔTESSE.

Sans doute que votre protégé n'a point l'agrément du père.

CATEAU.

Vous y êtes. Je favorise Valère, et lui penche pour Ariste. Cependant il faut que vous sachiez qu'il ne veut point gêner le cœur de sa fille. Je

vous dirai tout. J'ai un amoureux , et Valère m'a promis , en cas de succès , de me le faire épouser avec cent bons louis , tandis qu'Ariste ne m'a pas promis la valeur d'une épingle.

L'HÔTESSE.

D'où sont ces deux rivaux ?

CATEAU.

Ils sont du Locle.

L'HÔTESSE.

Des horlogers ?

CATEAU.

Il s'en faut bien. D'ailleurs mon maître ne veut pour gendre ni horloger , ni médecin.

L'HÔTESSE.

La plaisante exclusion ! Il est pourtant bon quelquefois d'avoir ces Messieurs-là sous la main.

CATEAU.

Il dit que par bienséance et pour ne pas nuire à son propre sang , un beau-père est obligé de se constituer la pratique du gendre. Or il craindrait que le gendre médecin n'expédiât le beau-père pour l'autre monde , ou que le gendre horloger n'expédiât ses montres pour je ne sais où. Ces jeunes gens sont au reste également aisés , et de condition égale. Ariste a encore sa mère , laquelle exerce une grande influence sur l'esprit de mon maître. Valère a encore son père , et malheureusement celui-ci ne sympathise guère avec Monsieur Damon. Je vous le répète. Ariste ne cherche point à me mettre dans ses intérêts , et par

conséquent ne fait la cour que pour la forme ; Valère cherche à me gagner , et prouve par là qu'il a vraiment à cœur de réussir.

L'HÔTESSE.

Cela peut s'interpréter comme on voudra. Mais en quoi , dans tout ceci , puis-je vous être bonne à quelque chose ?

CATEAU.

Ariste avoit obtenu la permission de mon maître de nous suivre. Il est arrivé cette nuit , et par discrétion il n'est pas descendu chez vous , mais dans une hôtellerie voisine. J'ai vu de ma fenêtre passer son laquais , qui vient de m'en instruire. Avant notre départ , assez précipité , j'avois de mon côté fait prévenir Valère , lui recommandant d'être ici , à six heures précises , et de venir me parler. Faites-moi le plaisir de dire à Monsieur Damon , si l'occasion s'en présente , que Valère est arrivé cette nuit. Il sera incessamment ici. Cela ne peut être autrement.

L'HÔTESSE.

Je n'aime point à mentir. Vous avez un bon maître , et ce seroit conscience de le tromper. Mais , de grace , pourquoi voyage-t-il avec tout cet attirail de montres et de pendules ? Il faut d'ailleurs que je sache que dire à la police , qui va venir prendre le relevé des étrangers. Ce n'est point par curiosité que je questionne. Personne en vérité n'est à cet égard moins femme que moi.

CATEAU.

Il faudra reprendre les choses de plus haut, pour que vous compreniez les causes et motifs de notre voyage. M^r. Damon est natif de Lons-le-Saunier, et domicilié depuis la mort de sa femme au Locle.

L'HÔTESSE.

Au Locle, dans la principauté de Neufchatel ? Je croyois qu'il en venoit, mais non qu'il y demeurât. Comment, dans ce petit bourg reculé des hautes montagnes du Jura ! C'est sans doute l'affliction d'avoir perdu Madame sa femme qui l'a rendu hermite. Le brave et digne homme ! Qu'il en est peu que semblable perte rende hypocondres !

CATEAU.

Il a pleuré sincèrement sa femme ; mais ce ne sont point les regrets de l'avoir perdue, qui l'ont déterminé à se confiner avec nous dans cette solitude.

L'HÔTESSE.

Spéculeroit-il en horlogerie ? Le commerce est assez bon.

CATEAU.

Personne n'a l'ame moins commerçante que lui. C'est tout simplement une manie, celle de l'homme à l'heure. Rien ne lui plaît que ce qui a son moment prédestiné ; et sa vie entière est réglée comme un papier de musique. Chaque saison a ses promenades, et même ses sociétés particulières. En hiver, il recherche les jeunes gens ; en

été, il préfère les vieillards. Les endroits où il se repose et se rafraîchit dans ses courses, sont affectés à de certaines époques de l'année. Les limonadiers, fermiers, cabaretiers de la contrée savent tous, à jour fixe, l'heure, la minute où il viendra prendre une orgeade, des caillebotes, ou le petit verre de ratafia. Même les verres sont à lui, de mesures différentes selon les temps, et l'on y trouve gravé son nom, celui du mois, l'heure et la mesure.

L'HÔTESSE.

Fort bien ! Ces bonnes gens ne sont point dans le cas, comme moi si souvent, de faire au hasard des provisions en l'air, qui me restent ensuite sur les bras.

CATEAU.

Le premier du mois, il fait en gros la distribution des semaines ; le dimanche, celle des jours ; et le matin de chaque jour, celle des heures. Le plan de la journée arrêté, il n'en démord plus ; et il regarderoit comme chose de très-mauvaise augure, tout incident qui le contraindrait de s'en écarter. Le seul moyen de le tranquilliser, est dans ce cas, de lui représenter, sur le ton le plus sérieux, que l'homme propose, mais que Dieu dispose. Alors il se résigne à la volonté du Ciel. Je vous le dis, Madame ; c'est une vraie manie. On avoit fait à Lons-le-Saunier des couplets sur lui, dont le refrain étoit : „Jusqu'aux plaisirs d'amour, Damon fait tout à l'heure.”

L'HÔTESSE.

L'HÔTESSE.

C'est un peu grivois, Mamselle Cateau ; c'est un peu grivois. Quant à moi, je ne le blâme pas tant. Il a l'air d'ailleurs d'être un homme fort estimable ; et il n'y a point de mal à être exact.

CATEAU.

Sans doute ; mais il y a un trop en tout. Pour ce qui regarde les qualités du coeur, j'en conviens, il est très-estimable, bon, indulgent, généreux, juste. Il a beaucoup de bonnes et fort peu de mauvaises heures. Évitez seulement de déranger la moindre de ses montres. Ce seroit un crime irrémissible. Alors il ne se possède plus ; vous en avez pour une ou deux heures ; c'est un flux de bouche qui ne tarit point. Au reste, il aime aussi la lecture, les beaux arts, la musique. Il a même des lubies de poésie et de verve.

L'HÔTESSE.

Tant mieux. Je voudrois que tout le monde n'écrivît et ne parlât qu'en vers.

CATEAU.

Nous en garde le ciel !

L'HÔTESSE.

Les vers se font plus lentement que la prose ; et celui qui dit des sottises en vers, en aura toujours moins dit que celui qui les débite en prose.

CATEAU.

Vous me rappelez un mot de Monsieur Damon, qui voudroit que les hommes marchassent comme

les écrivains. Selon lui, le mal s'en feroit moins vite, et conséquemment il s'en feroit moins.

L'HÔTESSE.

Très-bien vu ! Outre cela , c'est en allant à reculons , et en faisant ainsi le rebours de ce qu'on se propose , que la plupart des hommes parviendroient à faire le bien. Vous dites donc que M^r. Damon a la manie de l'heure ; mais devoit-elle lui faire quitter sa ville natale ?

CATEAU.

Feu sa femme s'étoit conformée à ses habitudes , et sa société en avoit fait de même par égard pour elle. Tout changea lorsqu'il l'eut perdue , et l'on voulut qu'il se conformât au ton des autres. Sa résistance le rendit bientôt la fable de la ville , et l'objet de satyres et de brocards. Un tic , innocent en lui-même , fit oublier ses bonnes actions.

L'HÔTESSE.

Ah , que je reconnois bien là les hommes du beau-monde ! Ayez tous les vices , mais suivez la mode , ou affectez d'avoir l'opinion du jour ; et vous êtes un homme parfait.

CATEAU.

Ces contretemps le rendirent attentif à mille riens qu'il n'avoit pas remarqués auparavant. Il prit en aversion la ville et les habitants. Bref , il les quitta un beau jour , sans prendre congé de personne. La curiosité l'attira d'abord à Genève , puis au Locle. Le hasard veut qu'en y arrivant les

horloges, ainsi que les montres suspendues aux fenêtres des horlogers, dans le plus parfait unisson avec les siennes et avec un cadran solaire, sonnent toutes midi; et que descendant à l'auberge, il voit tout le monde se mettre à table en même temps, avec autant de ponctualité qu'une compagnie de grenadiers en met à faire l'exercice. Il apprend bientôt, et dans une espèce de ravissement, qu'il en est de même dans chaque maison. Depuis longtemps son front ne s'étoit épanoui, comme alors, et il s'écria plein d'enthousiasme : „ Ici je plante le piquet. ”

L'HÔTESSE.

Sans consulter sa fille ?

CATEAU.

C'étoit un enfant de fix ans, à qui le plaisir de courir par les champs, et d'avoir les enfants de tout le bourg pour camarades, eut bientôt fait oublier les rues étroites d'une ville, où on ne lui permettoit pas d'aller jouer. Voici dix ans que nous sommes au Locle, et elle sait à peine qu'il existe un Lons-le-Saunier. C'est d'ailleurs une bonne pâte de caractère, souple comme un gant, et qui n'a pas plus d'esprit qu'il n'en faut.

L'HÔTESSE.

Et en quittant Bâle, quelle route comptez-vous prendre ?

CATEAU.

Droit dans la Forêt noire, pour aller admirer des reveil-matin que les habitants y font en bois. Vous voyez que cela vaut bien les fraix d'un voyage.

L'HÔTESSE.

Les aubergistes et les postillons en vivent , et
l'argent circule.

(*On entend une petite sonnette*).

CATEAU.

Drelin din din. Écoutons.

(*On entend Damon appeler : Cateau — Cateau —
Cateau.*)

CATEAU.

Une — deux — trois, Monsieur !

(*Damon répond : „ Préparez mon chocolat.* ”)

CATEAU.

Oui, Monsieur. (*à l'hôtesse*). C'est une suite
du plan général, que je sois avertie trente minu-
tes avant l'heure effective du déjeuner.

L'HÔTESSE.

Très-bonne précaution ! Car, par exemple, en
vous harcelant de questions, j'allois vous faire
oublier le chocolat de Monsieur.

CATEAU.

Je vois bien, Madame, que vous vous êtes déjà
engouée de lui. Mais vous ne songez pas, qu'il perd
plus de quatre heures par jour à regarder ses pen-
dules et ses montres pour savoir l'heure, et à ma-
nier, monter, régler toute cette horlogerie.

SCÈNE IV.

L'HÔTESSE, seule.

LA vilaine engeance que cette Mamselle Cateau ! Voyez comme ça dégoise sur le compte de ses maîtres. — C'est partout comme chez nous. — Si je n'étois pas femme de tête, dans quelle conjuration, dans quel affreux tripot elle alloit m'entraîner. Moi, dire que Valère est arrivé cette nuit ici, lorsqu'il n'y est pas même encore ! En imposer ainsi aux voyageurs ! Le décri où je mettrois mon auberge seroit irréparable. On ne diroit plus, au pigeon blanc, mais au pigeon menteur. C'est alors que mon voisin, l'hôte de la Corneille, eût triomphé ! — Non, non. Je protégerai, moi, Monsieur Ariste. Mamselle Cateau et son Valère n'auront qu'un pied de nez.

SCÈNE V.

L'HÔTESSE ET LISETTE.

LISETTE.

JE vous donne le bon jour, Madame Bonsecours.

L'HÔTESSE.

Votre servante bien dévouée, aimable Demoiselle.

LISETTE.

Mon Papa vient de me permettre de voir la ville et ses curiosités, depuis dix à midi, au cas que vous eussiez la complaisance de m'accompagner. Pourrai-je tout voir en deux heures de temps ?

L'HÔTESSE.

Je me ferai honneur et devoir de conduire une si charmante personne ; et je suis infiniment flattée de la confiance que M^r. votre Père veut bien me témoigner. Il n'aura point à s'en repentir. M^r. Damon , entre mille autres excellentes qualités , possède , je le vois , celle d'être bon physionomiste. Il distingue d'un coup d'oeil ses vrais amis. Je suis persuadée qu'en vous choisissant un époux , il fera un choix parfait ; et si j'étois à votre place , je m'en remettrois entièrement à lui.

LISETTE.

Vous êtes une méchante , Madame Bonsecours , de me parler de ces choses-là , et de me faire rougir jusqu'au blanc des yeux. Changeons de conversation. Pourrai - je voir , en deux heures de temps , toutes les curiosités de votre ville ?

L'HÔTESSE.

Impossible , impossible , ma chère Demoiselle. (*Avec un certain ton d'emphase*). D'abord je vous montrerai sur la porte de la Spale , deux vieilles statues , très - malfaites à la vérité , mais vers lesquelles les capucins du voisinage envoient en pèlerinage , pour obtenir quelque guérison miraculeuse. La légende porte que lorsque nos Pères embrassèrent la réformation , ces statues restèrent collées à la muraille avec une telle obstination , qu'aucune force humaine ne put les en déloger. Vous verrez de vieilles femmes et de jeunes filles à genoux , remuant les levres avec une vitesse qu'on ne peut assez admirer , et ne craignant ni les voitu-

res ni les cavaliers qui passent. De là nous irons à la place de St. Pierre, où un énorme tilleul fixera vos regards. Un pas nous jettera dans l'arsenal, où la femme du concierge, qui, par parenthèse, est la marraine de mon cadet, s'empressera de vous expliquer je ne sais combien de choses sur la Bourgogne et sur le Milanès. Elle vous parlera aussi d'un effroyable incendie qui consuma l'ancien arsenal, quand j'étois encore pas plus grande que ça. Elle vous montrera les divers couteaux avec lesquels plusieurs personnes se sont dépêchées pour l'autre monde. Elle vous fera voir surtout une chaudière remarquable, où nos ancêtres, de pieuse mémoire, firent bouillir un Juif. Vous iriez bien loin, avant de trouver semblables raretés dans un arsenal. Longeant ensuite le fossé des faux remparts, nous irons nous reposer au Jardin botanique, qui vous frappera par la grosseur monstrueuse, dont y sont les asperges, les laitues, pommées, et les choux-cabus. Le reste y est du grec pour moi. De ce jardin nous n'aurons que cinquante pas à faire, et nous voilà transportées à la danse des morts.

L I S E T T E.

Ah, la vilaine danse ! Je ne veux point voir cela. L'idée seule m'en fait peur.

L' H Ô T E S S E.

Que cela ne vous effraie point, ma belle enfant. Ce sont des peintures à fresque ; mais le tout est si délabré, et l'endroit si obscur, que vous devinerez à peine, que la mort y est représentée

menant en riant les Rois, les Papes, les Cardinaux, et tant d'autres qui font la grimace, les menant lestement où il nous faut tous aller. Je ne vous quitterai pas, et nous nous donnerons réciproquement du courage. Au sortir de cette danse, nous verrons en passant les caricatures d'une grande boutique d'images; la statue de l'Empereur Rodolphe sur le portail d'une maison; et les trois figures qui servent d'enseigne à l'auberge des *trois Rois*, et que l'aubergiste appelle *Mages*, quand ils lui amènent bien du monde, mais qu'il traite de *Magots*, quand ses chambres sont vuides. Ah, l'idée est vraiment cocasse ! Mais je vous attends sur le pont du Rhin. C'est là que vous rirez. C'est là qu'il faut que vous persuadiez à M^r. votre Père d'aller. Imaginez une horloge qui de deux secondes en deux secondes, tire une langue longue d'un pied, et vermeille comme du corail. Aucun étranger de marque ne manque d'aller voir cela. Non, il n'y avoit que nos Pères au monde, pour concevoir de pareilles imaginations.

LISETTE.

Mais, ma chere Dame, si nous reservions ces explications pour quand nous serons sur les lieux mêmes. D'ici là j'aurai tout oublié. Déjà cette horloge qui a une langue, ces magots qui ont des chambres vuides, ces morts qui dansent, ces petites filles qui remuent les levres, ... tout cela fait dans ma tête un tel salmigondi que je n'y reconnois plus rien. 2)

L'HÔTESSE.

J'ai seulement voulu vous prouver par ce petit échantillon , qu'il faut trois et quatre fois plus de deux heures, pour voir nos curiosités. Je ne vous parlerai donc point encore, ni de cette grande salle, où l'on déposa un Pape qui aimoit à faire le maître, pour en élire un autre qui aimoit à faire ripailles 3) ; ni de cette bibliothèque où le prince Henri de Prusse a été reçu en belle robe de chambre et en bonnet de velours noir. Je saute, d'une enjambée, chez le sieur Haas, et je vous place avant tout, sous sa lyre enchantée.

LISETTE.

Une lyre enchantée ! Oh, cela doit être charmant.

L'HÔTESSE.

Je m'y attendois bien que ce joli petit coeur, qui commence à palpiter, ne seroit point indifférent à la lyre enchantée. Oui, lyre vraiment enchantée. Elle est dans les airs et s'étend d'un côté du jardin à l'autre. Personne n'en pince, mais les zéphirs en jouent. Ce sont des accords moelleux, mélodieux, délicieux. Quand on se promène dessous on croit entendre des chœurs célestes, et une rêverie douce et voluptueuse s'empare de tout votre être. C'est là qu'on oublie les heures, et M^r, votre père lui-même laisseroit échapper de ses mains jusqu'à sa plus belle montre. En vérité, vous seriez bien aimable, si vous engagiez le Papa, le cher Papa, à s'établir chez moi pour une bonne semaine. 4) D'ailleurs, vous ne savez pas tout. Il nous

arrive aujourd'hui un grand personnage. C'est certes votre bon génie qui vous a conduite ici à cette époque. N'avez-vous pas vu passer dans la rue des tambours, des jeunes gens en uniforme, et un drapeau ?

LISETTE.

C'est vrai.

L'HÔTESSE.

Tout cela se prépare pour recevoir ce héros, et lui servir de garde d'honneur. Vous aurez aussi vu des canons et des canoniers : ce sera pour le saluer de je ne sais combien de salves d'artillerie. Le Conseil fait préparer un grand dîner aux trois Rois ; et il sera permis à toute personne honnête de le voir pendant le repas. Voilà ce qu'on appelle s'y bien prendre. Nous ne faisons pas les choses à demi. Honneur à qui l'honneur : telle est notre devise.

LISETTE.

Et quel est donc, Madame, ce grand personnage ?

L'HÔTESSE.

Eh, d'où venez-vous, ma belle enfant, pour qu'on ait besoin de vous le dire ? C'est le vainqueur d'Arcole.

LISETTE.

Quoi, celui dont on a tant parlé au Locle ?

L'HÔTESSE.

Je pense qu'il n'y en a pas deux. Mais voici Monsieur votre père, qui sort de son antichambre. Il a l'air bien pensif. Tenons-nous à l'écart.

SCÈNE VI.

DAMON, LISETTE, L'HÔTESSE.^A

DAMON.

(*Sans les appercevoir et tenant une montre devant les yeux.*)

Jusqu'où va l'industrie de l'homme ? ... Et où s'arrêtera-t-elle ? — C'est un chef-d'oeuvre, la huitième merveille du monde. — Au moyen de ces deux cadrans et de ces deux verres, je ne suis jamais retardé d'un soixantième d'instant. En quelque sens que je tire ma montre du gousset, et la porte devant mes yeux, je suis toujours sûr de rencontrer un cadran, des chiffres, et des aiguilles. (*Il la met à plusieurs reprises dans le gousset et la retire*). Bien. — Fort bien. — Au mieux. — An ? 1797. Mois ? Novembre. Date ? Jeudi 23^e du mois. Heure ? Huit. Quarts ? Un. Minutes ? Sept. Secondes ? Quarante-cinq et presque quarante-six. On néglige les infiniment petits, comme dans la géométrie transcendante. Mais, chose digne d'admiration, ces infiniment petits produisent enfin une somme incalculable, une somme qui équivaut à l'éternité. — Il en est de même, d'un côté, des petites attentions de la vie sociale, des menus détails de tout genre d'exécution, de la distinction des nuances les moins marquées ; de l'autre, des simples inadvertences, des légers oublis, des distractions passagères. Ce n'est rien, dit-on. Que dites-vous ? Rien. Tous ces riens réunis peuvent

finir par vous conduire : vous , au temple de mémoire ; et vous , à l'échaffaud. — J'admire encore la transparence de ce bijou inconcevable. Rien n'échappe à ma vue. Je vois chaque dent de roue, chaque aile de pignon, chaque anneau de la délicate chaîne, chaque tangente de la spirale du ressort. Au moindre dérangement, je découvre le mal et j'y porte remède. O vous , nobles rivaux d'Hippocrate, adorateurs d'Esculape, quel holocauste brûleriez-vous à ce Dieu , si nos corps ressembloient à ma montre ? Je vous plains, je vous plains du fond de mon cœur. Vous devez soulager nos infirmités, et vous n'en voyez pas le siège. — Et vous, généreux défenseurs de l'innocence opprimée, émules éloquents des Démosthènes et des Cicérons, quelle seroit votre influence, si le cabinet secret du juge, quand votre partie adverse l'instruit, étoit transparent pour vous ? Je vous plains, je vous plains du fond de mon cœur. Vous devez convaincre le magistrat, et vous ignorez les moyens de persuasion qui vous ont devancés. — Vous encore, sectateurs du Portique, sages promeneurs du Lycée, que feriez-vous de joie, si nos cœurs étoient ainsi percés à jour ? Je vous plains, je vous plains du fond de mon cœur. Vous devez redresser nos erreurs, et vous ne connoissez pas la passion qui les engendre. — Et toi enfin, estimable Thomas, si tu renaissais à la vie, que dirois-tu du trésor que je possède ? J'ai admiré tes vers :

Le compas d'Uranie a mesuré l'espace.

O temps, être inconnu, que l'ame seule embrasse ,

Invisible torrent de siècles et de jours !
Tandis que ton pouvoir m'entraîne dans la tombe ,
J'ose avant que j'y tombe ,
M'arrêter un moment pour contempler ton cours.

C'étoit sublime à l'époque où tu écrivis ; actuellement ce seroit hyperbole, pure exagération. Car enfin, avec ce merveilleux instrument, peut-on dire que le temps soit un être *inconnu* ? peut-on dire que l'ame *seule* l'embrasse ? peut-on dire que ce soit un *invisible* torrent ?

(*Il se tourne du côté de la pendule du salon.*)

Voyons si cette pendule-ci est aussi misérable, aussi détestable que celle de ma chambre à coucher. Dieu me pardonne, je crois que c'est encore pis.

L'HÔTESSE.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante à vous servir. J'ai craint de troubler Monsieur dans ses profondes et savantes méditations.

DAMON.

Moi ? Je ne méditois pas. Je ne médite qu'à onze heures et demie. C'est actuellement l'heure où je règle les montres. Cette opération symbolique m'avertit de régler de même mes démarches, mes discours, et toutes les actions du reste de la journée.

L'HÔTESSE.

Monsieur a-t-il bien passé la nuit ? Il aura été content du lit, des quatre matelats, des trois

couvertures et surtout de l'édredon. C'est de l'édredon venu directement de Norvège.

DAMON.

Très-bien, Madame Bonsecours, très-bien. Je suis votre valet.

L'HÔTESSE.

A-t-on eu bien de soin des petits détails de la toilette de Monsieur ? Jeannot, a-t-il bien vergeté l'habit, bien ciré les souliers, bien chauffé le linge, bien préparé les rasoirs, la savonnnette, le plat à barbe, la pâte d'amande, l'eau de Cologne, le bidet, la seringue, les éponges...

DAMON.

Parbleu, Madame, je vous ai déjà dit que c'est l'heure où je règle mes montres, et que par conséquent ce n'est pas celle où je prends un clystère. Peut-on confondre des choses aussi différentes ; et quelle idée me faites-vous concevoir de l'ordre de votre maison ? (*Elle veut se retirer.*) Restez, s'il vous plait. Il y a une explication à me donner. Quand avez-vous, Madame, fait placer cette pendule et celle de ma chambre à coucher ?

L'HÔTESSE.

Celle de votre chambre à coucher y est depuis plusieurs années.

DAMON.

Quand a-t-elle été montée ?

L'HÔTESSE.

Hier matin, ni plutôt ni plus tard.

DAMON.

Par qui ?

L'HÔTESSE.

Par le meilleur horloger de la ville.

DAMON.

A-t-elle toujours bien été ?

L'HÔTESSE.

A la satisfaction de toute la maison, et des étrangers.

DAMON.

Et celle de ce salon ?

L'HÔTESSE.

Mais, en vérité, je suis comme sur la sellette.

DAMON.

A peu près, et pour cause. Et celle de ce salon, ai-je demandé ?

L'HÔTESSE.

Elle a été placée cette nuit vers une heure, en conformité des ordres de Monsieur. Elle est du même maître que l'autre, et c'est lui qui l'a placée, qui l'a montée, qui l'a réglée.

DAMON.

Bien vrai ?

L'HÔTESSE.

Comme la vérité même. Je ne ments jamais d'une syllabe.

DAMON.

Pourriez-vous assermenter cette espèce d'interrogatoire ?

L'HÔTESSE.

Au besoin, s'il le falloit.

DAMON (*se promenant à grands pas*).

Cela me passe. — Cela confond ma raison. — Je n'ai jamais eu de préjugés populaires. — Bon chrétien, mais sans fanatisme ni superstition. — Cependant ce qui m'arrive chez vous, fait crouler tout le système de mes idées. (*S'approchant de l'hôtesse*). Parlez-moi avec franchise. Vous me dites hier au soir que vous étiez veuve. Feu votre mari — je n'ose prononcer le mot — feu votre mari, vous croiroit-il infidèle, et reviendrait-il peut-être ?

L'HÔTESSE. (*Poussant un grand cri, et tombant dans un fauteuil*).

LISSETTE.

Ma bonne Madame. Voilà de l'eau de jasmin. — Ma chère Madame. M'entendez-vous ? Voilà de l'eau de mille fleurs.

L'HÔTESSE.

Ah !

DAMON (*lui tenant sous le nez un flacon*).

Ceci va achever de la rétablir ; c'est de l'acide — muriatique — oxigéné — extemporané.

L'HÔTESSE.

Pouah !.... Je renais. Croyez-moi, Monsieur ; si le pauvre défunt savoit que pareil soupçon a eu lieu contre moi, il ne reviendrait pas, mais il se retourneroit trente fois dans son cercueil. (*Lisette l'aide à se lever*). Dieu vous le rendra,

rendra , fille angélique. Vous protégez mon innocence , il protégera la vôtre. — Monsieur, vous êtes près de la fenêtre; regardez au cadran du quartier quelle heure il est; voilà celui qui va me justifier. L'ombre de mon mari, je pense, n'avoit rien à y faire. Vous n'imaginez certes pas qu'elle aît l'inspection sur toutes les veuves du quartier , ni encore moins que toutes soient infidèles. Si ce cadran diffère des miens , je consens à passer pour ce que vous voudrez.

DAMON (*allant avec empressement à la fenêtre*).

C'est juste , et cette épreuve vaudra toutes les anciennes épreuves de l'eau , du feu et de la croix. (*Il ouvre la fenêtre et dirige sa lorgnette vers le cadran*). Que vois-je? Un moins dix, ou dix moins un, en chiffres romains, vaut bien neuf. Plus, un quart; plus..... Il y a cependant quelque différence.

L'HÔTESSE.

Comment quelque différence?

DAMON.

Il y a, j'en conviens, sur ce cadran trois quarts et demi, et même plus, que sur celui de ma montre; et cela vous justifie aux yeux de la loi. Mais il y a à-peu-près un demi quart de moins que sur vos pendules, ce qui ne vous blanchit pas tout à fait à mes yeux.

L'HÔTESSE.

La loi suffit à une honnête femme, et j'ose marcher, tête levée. — Mais qu'avez-vous, Monsieur?

Vous pâlissez, vous chancellez, vous vous soutenez à peine sur le dossier de ce fauteuil Hem, hem ! J'ai appris ce matin que vous étiez veuf. Pardonnez mon indiscretion. Feu Madame votre épouse — je n'ose prononcer le mot — Feu Madame votre épouse vous croiroit-elle infidèle ; et auroit-elle cette nuit dérangé vos montres et vos pendules ?

DAMON (*se laissant cheoir dans un fauteuil*).

Ouf ! Quel nuage épais m'offusque la vue !

LISETTE (*ouvrant la porte*).

Au secours ! Mon Papa est tombé en défaillance. Je n'ai plus d'eau dans mes flacons. Cateau, Jeannot, au secours.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENTS, CATEAU, et ensuite JEANNOT, avec une grosse bouteille de vinaigre et une nappe.

CATEAU.

Qu'y a-t-il donc ? — Jésus Marie, d'où vient ce malheur ?

JEANNOT.

Tranquillisez-vous, il en revient. Il y a dans mon vinaigre de l'extrabon ou estragon.

CATEAU.

Mais enfin qu'est-il arrivé ?

L I S E T T E.

Ne me le demandez pas; je n'y ai rien compris. Il y a eu de la magie noire. D'abord Madame Bonsecours là, puis mon Papa ici.

L' H Ô T E S S E.

Vous ne dites pas tout, ma belle enfant. Vous savez, Cateau, combien j'aime et honore votre maître, avec quelle chaleur j'ai épousé ce matin ses intérêts. Eh bien, il a voulu tendre un piège à mon innocence, et il y est tombé lui-même.

C A T E A U (*riant*).

Un piège à votre innocence!

J E A N N O T (*pouffant de rire*).

Un piège à son innocence! (*Il rit tant que la grosse bouteille à vinaigre lui échappe de dessous le bras, et tombe à terre en mille pièces. Le bruit fait sortir Damon de son assoupissement*).

L' H Ô T E S S E.

Monsieur a mal monté ou mal réglé son horlogerie, et parce que la mienne ne cadre pas avec la sienne, me voici soupçonnée d'infidélité à feu mon mari; me voici, selon Monsieur, aux prises avec le spectre, l'ombre, le revenant du défunt, avec le diable et sa queue.

J E A N N O T (*achevant de sécher le plancher avec sa nappe, et de ramasser les débris de la bouteille*).

Mais, ma bourgeoise, pour une femme d'esprit comme vous, comment avez-vous oublié de prévenir Monsieur, que l'horloge de Bâle...

L'HÔTESSE.

Tu as raison ; mon ami ; et c'est un trait de lumière. Ah, que j'étois bête !

DAMON (*se levant*).

Que dit-il, Madame ?

L'HÔTESSE.

Tout est sauvé, votre honneur et le mien.

JEANNOT.

Je vous ai mis, ma bourgeoise, sur la voie. Restez-y. (*à part, en s'en allant*). Allons amuser de tout cela le voisinage.

SCÈN VIII.

DAMON, LISETTE, L'HÔTESSE.

DAMON.

Qu'a-t-il dit, Madame Bonsecours ? Il m'importe de le savoir.

L'HÔTESSE.

Il faut que j'aye eu perdu l'esprit et la mémoire. Mais enfin vous êtes arrivé hier fort tard ; j'ai été sur pied toute cette nuit. Préparer ce qu'il faut pour aujourd'hui, aller moi-même réveiller l'horloger, choisir la pendule que voilà, assister aux opérations nécessaires pour la bien assujettir, distribuer vos charitables aumônes... Il n'est pas étonnant qu'après une nuit blanche, ma mémoire ait un peu foibli, et que je sois tombée si facilement, là, en état de syncope.

DAMON.

Voilà bien des tergiversations. Au fait, Madame Bonsecours, au fait. Qu'a dit Jeannot ?

L'HÔTESSE.

Il m'a rappelé que l'horloge de Bâle avance d'une heure.

DAMON.

Avance d'une heure !

L'HÔTESSE.

Oui, Monsieur.

DAMON.

Ai-je bien compris ? Répétez, je vous prie, ce que vous venez de proférer.

L'HÔTESSE.

Je dis que l'aiguille de nos cadrans est à midi, lorsqu'elle n'est ailleurs qu'à onze.

DAMON.

Ici à midi, lorsqu'elle n'est ailleurs qu'à onze ! Est-ce que je veille ? c'est vraiment le monde renversé.

CATEAU.

C'est au moins le pays du proverbe : „ Il cherche midi où il n'est qu'onze heures. ”

L'HÔTESSE.

Je ne m'entends point en proverbes.

CATEAU.

Cela se dit aux écornifleurs. Nous en avons chez nous qui viennent ennuyer Monsieur dès les onze

heures, pour qu'il leur offre à midi le hazard du pot, et qu'en attendant Mamselle Lisette et moi ayons eu le temps de préparer quelque plat extraordinaire.

DAMON.

Je n'en reviens pas, et j'y perds mon latin. Le soleil en cette ville va d'une heure plus vite qu'aïlleurs. — Et depuis quand ce renversement de l'ordre de la nature ?

L'HÔTESSE.

Ma foi, vous m'en demandez trop ; depuis le déluge, je pense. Si fait ; je me rappelle qu'un de nos Magistrats, espèce de savant, en a publié l'époque. Je l'ai marquée dans mon almanach de poche comme on me l'a dicté. (*Elle tire un almanach, met ses lunettes et lit*). „ La faction des perroquets est exilée de Bâle, et l'horloge de la cathédrale est avancée d'une heure, l'an de grace 1271: ”

LISETTE.

Oh, la drôle de chose que cette faction des perroquets !

L'HÔTESSE.

Soyez tranquille, ma belle Demoiselle. Elle a repris le dessus, et on n'en exile plus.

DAMON.

Et qu'a dit votre savant de ce beau changement ?

L'HÔTESSE.

En vérité: j'ai bien autre chose à faire que de lire son gros ouvrage. Il a donné sur l'histoire de

notre canton deux énormes volumes, qui vont à peine jusqu'au 15^e siècle, et il y en a encore je ne sais combien qui dorment en manuscrit. » Je l'aime bien du reste, mais je l'aimerois cent fois davantage, s'il avoit fait l'éloge de notre cadran. N'y avoit-il pas une certaine malice à rapprocher ainsi l'événement de l'horloge avec le mot *per-roquet* ?

D A M O N.

Qu'en pouvoit-il, si la fidélité de l'historien l'obligeoit à les rapprocher ?

L'HÔTESSE.

Cela ne fait rien. Il pouvoit glisser là-dessus. Je ne le lirai pas. Des gens qui s'y connoissent ont fort bien observé, que ce passage dit assez, dans quel esprit il a écrit.

D A M O N.

Vous jugez bien lestement les auteurs. Mais expliquez - moi, de grace, comment s'arrangent vos cadrans solaires de ce bouleversement ?

L'HÔTESSE.

Il s'en tirent comme ils peuvent. Nous en avons de deux sortes. Tel bon citoyen, par amour pour son pays, arrange ses cadrans solaires selon nos horloges. Celui de mon jardin, par exemple, fait marcher le soleil à notre guise.

D A M O N.

J'étouffe. Continuez.

L'HÔTESSE.

Tel autre fait rétrograder ses cadrans solaires par esprit d'innovation, par amour des lumières, par une certaine marotte pour les mœurs exotiques

DAMON.

Je tombe de Charybde en Scylla! — Il me semble, Madame Bonsecours, que vous favorisez beaucoup votre cadran.

L'HÔTESSE.

Je ne sais. Quand je suis sur terre de nos voisins, je ne puis point me faire à leur heure; et lorsque je reviens, je ne me sens pas d'aise, en revoyant mon cher cadran de la Spale. D'ailleurs feu mon mari me l'a dit vingt fois. S'il se trouvoit en pays étranger et que personne ne fît attention à lui, le moyen le plus sûr d'être remarqué, écouté, environné, voire même considéré, c'étoit de raconter que nos horloges avancement d'une heure.

DAMON.

Votre cadran est un imbécile, et votre cher époux ne l'étoit guère moins, de prendre pour témoignage de considération, la surprise qu'on éprouve à apprendre quelque chose d'aussi stupide, et de voir devant soi un être assez stupide lui-même, pour en faire parade et s'en glorifier.

L'HÔTESSE.

Ma foi, Monsieur, il en est bien qui le font à moins.

DAMON.

Dans tout cela , je ne conçois point vos Magistrats , qui jouissent pourtant au dehors d'une réputation de sagesse et même d'habileté. Vous avez eu un Wettstein qui ne figure pas mal dans l'histoire générale de l'Europe.

L'HÔTESSE.

Pou ! Ils avoient une foi retardé l'heure. Mais nous , bourgeois de la capitale , nous y avons mis bon ordre. C'étoit une fermentation dans tous les quartiers. Si bien qu'il a fallu une belle nuit refaire avancer l'aiguille. Vous saurez qu'à trois villages près , la campagne n'a point notre cadran , pas même les petites villes de Liestal et de Wallenbourg. C'est un de nos privilèges.

DAMON.

Quoi , votre Sénat gouverne ce pays sur deux cadrans différens ? Ah , je crains bien aussi qu'il n'ait deux poids et deux mesures !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS ET JEANNOT.

JEANNOT.

Un Monsieur Aristé demeurant dans le voisinage demande l'heure de la commodité de Monsieur Damon.

DAMON.

Dis-lui que j'avois compté sur l'honneur de le voir , et que je le recevrai avec plaisir à une heure

et demie. Ecoute bien : heure raisonnable, et non heure de ce pays. (*Jeannot s'en va*).

L'HÔTESSE.

Mais Monsieur, c'est l'heure où l'on attend le vainqueur d'Arcole, comme je vous en ai fait prévenir ce matin.

DAMON.

Il y a du temps pour chaque chose, et j'ai tout combiné dans mon plan de journée. D'ailleurs, comment savez - vous, quand il viendra, ou ne viendra pas ? Pensez - vous peut - être qu'il suive votre cadran, lui qui en dérange tant d'autres ?

JEANNOT (*rentrant*).

Il pleut des visites. Un Monsieur qui se dit votre pays et se nomme Valère, vient d'arriver céans. Il demande s'il peut vous faire sa cour en équipage de voyageur.

DAMON.

Vient-il nous relancer jusqu'ici ? Dis - lui qu'on n'assaillit point ainsi les gens, qu'il ne se trouve point sur ma liste d'aujourd'hui, que dans ce pays, comme dans tout pays où l'on sait vivre, on se fait annoncer d'avance ; mais que par égard pour son père je le recevrai à trois heures après midi.

JEANNOT.

Entendez - vous, Monsieur, heure raisonnable ?

DAMON.

J'entends heure de fat et d'importun.
(*Jeannot sort*).

L'HÔTESSE.

Grand Dieu, Monsieur, je crains que vous ne manquiez l'illustre voyageur.

DAMON.

Tout est calculé, vous dis-je. De dix à dix et demie, je suis chez mon banquier, j'y lis les lettres qu'on doit m'y avoir adressées, et je touche un effet à vue. De dix et demie à onze et demie, heure ordinaire de mes promenades du matin, je vais à la rencontre du voyageur et me transporte sur son passage. Je fais ainsi d'une pierre deux coups. Si le guignon veut que je le manque, j'assisterai à l'un des couverts de son diner, ou au dessert, ou au lever de table, ou aux compliments de congé, ou au départ même. Vous voyez qu'il y a de la marge, et que tout est bien combiné.

L'HÔTESSE.

On se trompe souvent dans son calcul. Il faut saisir l'occasion par les cheveux, et pour les saisir il faut être aux aguets.

DAMON.

M'avez-vous commandé un valet de place ?

L'HÔTESSE.

Il attend vos ordres depuis votre déjeuner.

DAMON.

Combien lui faut-il par heure ?

L'HÔTESSE.

Ce n'est pas l'usage d'accorder ainsi.

DAMON.

Eh, qu'il me laisse le plaisir de le prendre à l'heure ; il n'y perdra pas. Ce valet n'est point

raisonneur, point bavard ? Il ne me troublera pas , quand je me promènerai , par ses contes de ma mère l'oie ?

L'HÔTESSE.

Muet comme une souche. Vous m'aviez fait recommander cet article , et j'ai eu soin pour cela d'en prendre un qui ne sût pas le plus petit mot de françois.

DAMON.

Bon. En cas de besoin , nous nous parlerons par signes. Qu'il soit prêt à neuf et trois quarts. D'ici là j'étudierai , et ne suis visible pour personne. Au reste , Madame Bonsecours , ce soir mon compte ; je parts demain à l'aube du jour.

L'HÔTESSE.

Quoi , nous quitter si vite ! Vous serez venu ici sans avoir pris inspection de ce qu'il y a d'intéressant dans notre ville.

DAMON.

Ma fille qui va se promener avec vous , me racontera tout. Je ne veux rien voir. Je ne reste point dans un pays , où l'on finiroit par me faire chercher midi à quatorze heures.

(Il se retire avec Lisette et Cateau).

L'HÔTESSE *(seule)*.

Elle monte sur un fauteuil , au-dessous de la pendule , et fait rétrograder les aiguilles).

Ceci le fera peut-être rester. A quoi ne se prête-t-on pas pour gagner honnêtement sa vie ?

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

CATEAU ET VALÈRE.

CATEAU.

IL est vraiment belle heure à venir ! Non , Valère, vous ne valez absolument rien. Vous perdez votre temps l'on ne sait où , et cela à l'époque décisive. Je ferai enfin sonner la grosse cloche , et je conseillerai à M^r. votre Père de vous enfermer une bonne fois , jusqu'à ce que quelques grains de plomb soient entrés dans cette tête écervelée.

VALÈRE.

Ma Cateau se fâche tout de bon.

CATEAU.

Qui ne se fâcheroit à moins ? Laissez là ces cajoleries qui n'avancent point nos affaires et dont je ne suis pas dupe. Ne vous fis-je pas dire, avant notre départ du Locle, que nous partions pour la Souabe ou la Forêt-noire ; que nous serions ici , sauf accidents, hier vers les neuf et dix heures du soir ; que vous deviez, sans faute, vous trouver ce matin , à six heures précises dans ma chambre ; que nous y concerterions nos mesures ; que le premier objet que rencontrât Lisette , en se rendant chez son Père , devoit être vous, et rien que vous ? Oh, combien j'ai trouvé les heures longues en vous attendant !

VALÈRE.

Je comptois sur toi; et mes intérêts étoient dans les meilleures mains. Tu sais d'ailleurs ce que j'ai promis. En prenant congé de ton promis, je lui dis; „ Mon cher Blaise, j'irai, je verrai, je vaincrai. Lisette sera mon Arcole; et Cateau et cent louis, ton pont de Lodi; c'est un pont d'or que je te fais.

CATEAU.

Nous n'y sommes pas encore. Laissez-là ces bavivernes. Il s'agit de vous prouver que j'ai fait mon devoir, et que si vous ne réussissez pas, vous n'en êtes pas moins tenu de remplir vos engagements.

VALÈRE.

Tu dieu! L'amoureux et les cent louis.

CATEAU.

Le tout ensemble; en espèces sonnantes, et non en papier-monnoie.

VALÈRE.

Passes pour l'amoureux; mais les cent louis.

CATEAU.

Sans en rabattre un sol, car l'un ne va pas sans l'autre. Ne vous fis-je pas avertir par lui, qu'Ariste avoit l'oreille du vieux Damon, et avoit même obtenu la permission de nous suivre?

VALÈRE.

Cet Ariste? Fi donc! Tu me rabaches sans cesse les oreilles de ce nom. Rival peu dangereux!

CATEAU.

C'est en quoi vous ne voyez pas plus loin que votre nez.

VALÈRE.

C'est un pédant, un Caton, une mine allongée, un croque-livres, un philosophe.

CATEAU.

C'est un homme qui réussira. Et vous, qu'êtes-vous ? Un petit-maître de village, un fat, un coureur de ruelles, un gobe-mouche, un sans-souci la rose.

VALÈRE.

Tu as aujourd'hui l'esprit tourné aux gentillesses.

CATEAU.

Laissez ces airs manqués à ceux qui battent le pavé des grandes villes, et prenez enfin le ton et les manières qui siéent à un citoyen du Locle.

VALÈRE.

Treuve de compliments.

CATEAU.

Mais vraiment je suis dans une colère affreuse. S'endormir ainsi sur le bord de l'ornière ! Me frustrer en un jour du fruit de toutes les peines que je me donne pour ce blanc-bec ! Ne vous fis-je pas prévenir, dans le plus grand secret, que Damon vouloit enfin, coûte qui coûte, se débarrasser de sa fille ; qu'il étoit las des soupirants, de leurs pères et mères, cousins, cousines, parrains, marraines, de leurs éternelles visites, importunités, billets, lettres, propositions ; qu'enfin le but secret de notre voyage étoit d'éloigner sa fille, et d'avoir le loisir de la disposer à entrer dans ses vues ?

VALÈRE.

J'en conviens. Mais tu m'as dit toi-même qu'il ne vouloit point violenter son coeur.

CATEAU.

Sans doute, mais un père persuade. D'ailleurs sa fille tient de ses goûts et de sa manie. Elle n'iroit pas à la garde-robe que la pendule n'ait sonné. Cela s'appelle chasser de race.

VALÈRE (*tirant son flacon*).

Tu n'es pas heureuse dans le choix de tes arguments. Mais tu sais pourtant qu'elle trouve Ariste froid, et, si tu m'as bien instruit, que ma figure ne lui déplaît pas. Soyons justes, sans flatterie. Valère a une tournure un peu différente de l'air empesé et lourd d'Ariste.

CATEAU.

Oui, elle vous trouve joli garçon. Mais c'est mot pour mot l'expression de son père, qu'elle ne fait que répéter ; et s'il avoit dit que vous êtes un sot, elle eût aussi dit que vous êtes un sot. Elle ajoute, toujours d'après le papa, que vous êtes un évaporé, un papillon qui en comptez à mille belles ; qu'Ariste est un homme solide, et qu'en ménage il faut du solide : et du très-solide, Je combats tout cela de mon mieux ; mais vous, vous gêtez tout. Vertuchou ! Il y a de quoi sauter aux nues.

VALÈRE.

Qu'est-il donc arrivé, que tu ne te possèdes pas ? Un peu plus tard, qu'importe ! Tu me chicanes sur la pointe d'une aiguille.

CATEAU.

CATEAU.

Tout ce que j'ai prévu , tout ce dont je voulois vous garantir, en vous fesant avertir, qu'il falloit être ici à six heures précises. Écoutez bien. A six heures et demie elle venoit d'achever , selon la coutume de la maison , assise au chevet du lit de son père , cinq ou six prières du recueil d'Ostervald , dont la dernière rouloit sur les voyages de long cours.

VALÈRE (*ricanant*).

Voyages de long cours ! Du Locle à Bâle.

CATEAU.

Vous voilà de nouveau. Plaisanterie fort déplacée, et dont il pourra vous cuire. Dans cette prière on demande un voyage heureux. Au moment où elle se levoit pour placer le livre sur la table , ne voilà-t-il pas que par hazard elle regarde par la fenêtre ?

VALÈRE.

Eh bien, il faisoit à peine jour.

CATEAU.

Elle n'en distingue pas moins Ariste , qui se promenoit le long de la halle aux bleds , vis-à-vis de nos fenêtres , et qui tiroit force révérences.

VALÈRE.

Les a-t-elle rendues ?

CATEAU.

Elle les a rendues, elle a rougi, elle s'est écriée : Ah, mon Papa voilà Ariste qui salue.

VALÈRE.

Politesse ! Pure civilité !

CATEAU.

Cela vaut bien votre aller, votre voir, votre vaincre. Savez-vous ce que le père a répondu ? — „ Bon signe , mon enfant , le voyage sera hereux. ”

VALÈRE.

Tout ceci commence à me déplaire. Je te l'avoue.

CATEAU.

La faute n'en est point à moi ; remarquez le bien. Si , docile à mes conseils et exact à vous rendre ici, vous l'eussiez vue entre six et six et demie, et avant la fatale prière ; si vous vous fussiez rendu ensuite le long de la halle aux bleds : quelle différence tout cela eut produit ? Je suis innocente , si vous ne réussissez pas.

VALÈRE.

Je vois bien qu'il faut dresser d'autres batteries. — Puisque la fillette n'est que l'écho du Papa , c'est au Papa qu'il faut s'adresser. (*faisant sonner ses breloques*). Ne vois-tu pas mon nouveau costume ?

CATEAU.

J'entends beaucoup de bruit, et je vois peu d'effet.

VALÈRE.

Tu es décourageante.

CATEAU.

Que servent les breloques, quand l'aiguille ne va pas, ou qu'on néglige de la consulter ? Au reste n'outrez rien. Damon est foible, mais on ne le

dupe pas longtemps. Il me vient une idée. Lisette et l'hôtesse sont allées se promener, et je les rejoindrai bientôt. Tâchez de nous rencontrer, et de nous accompagner. Ariste ne manquera pas de se rendre ici à l'heure de Damon. Les absents ont toujours tort, dit le proverbe.

VALÈRE.

Bon Conseil.

CATEAU.

Mais n'allez pas vous arrêter dans chaque boutique de marchande de mode, et encore moins à chaque joli minois que vous verrez regarder dans les miroirs de ce pays.

VALÈRE.

Ces miroirs sont charmants. Placés en dehors des fenêtres, mobiles dans leurs écrous, et se correspondant à volonté et selon les règles de l'art, ils présentent aux passants l'image de ceux qui sont dans la chambre, et à ceux-ci l'image de ceux qui passent. Cela est délicieux. En dépit des jaloux et de toutes les duègnes du monde, on se regarde, on s'entre-regarde, on se lorgne, on se jette des clins d'oeil furtifs, on se dit indirectement cent fois plus qu'on n'eût osé s'écrire ou se dire. Mille mariages ne se font pas autrement. Les promis s'engagent sans s'être vus corps à corps.

CATEAU.

J'ai oui dire le contraire. On veut dans ce pays des preuves matérielles.

VALÈRE.

Fi donc. C'est la coutume des villages; le peuple de la campagne en use ainsi. Tu vois que je sais

voyager; et que je m'enquiers avant tout des us, des coutumes et des moeurs d'un pays.

CATEAU.

Tout cela est bel et bon, mais ne nous mène à rien. L'essentiel est pour nous deux que vous réussissiez auprès de Lisette, et surtout auprès de Damon. — Que vois-je? Il est temps que vous vous retiriez. Damon va revenir de son heure d'exercice.

VALÈRE.

Ma foi, les gens à l'heure sont d'excellentes gens. Quand ils ont femme ou fille jolie, ou soubrette gentille, on ne court point risque d'être pris sur le fait. (*en s'en allant*). Point de flagrant délit avec ces Messieurs - là!

SCÈNE II.

CATEAU.

Je ne sais, mais ma conscience n'est point à l'aise. — Je m'intéresse pour ce Valère, et, en vérité, il ne le mérite pas. Freluquet, tête légère — Mais mon amoureux; mais mes cent louis. — Ah, la vilaine chose que ce combat perpétuel entre ses intérêts et son devoir!

SCÈNE III.

DAMON ET CATEAU.

DAMON.

Oh, le maudit pays! Leurs cadrans me bouleversent la tête.

CATEAU.

Mais vous aviez un valet du pays qui pouvoit vous remettre à l'heure.

DAMON.

Quel valet ! Un curieux , bayant partout aux corneilles ; s'arrêtant à chaque échoppe pour demander je ne sais quoi ; accrochant à tout instant l'un de ses vingt mille camarades , tantôt pour lui prêter son briquet , tantôt pour lui offrir une prise de tabac ; une cheminée ambulante , qui dans les rues et en plein midi portoit pipe en gueule , et me gracieusoit de ses mines de travers , de ses *pu ! pu ! pu !* de ses bouffées , de ses monosyllabes , et de ses écarts de dragée ; un coquin qui me répondoit à tout *verstand nit* , paroles que quelque âme charitable m'a dit signifier , *je n'entends pas* ; enfin une machoire qui ne comprenoit aucun de mes signes. Ses maudites besicles d'ailleurs m'empêchoient de lire dans ses yeux , et m'éblouissoient la vue. Qu'est le langage des signes sans celui des regards ?

CATEAU.

Peut-être qu'on a dans ce pays d'autres signes que chez nous.

DAMON.

Tu sais que j'aime à mesurer les distances , afin de régler le moment de retour. Or je t'ai dit plusieurs fois que l'espace est égal au temps multiplié par la vitesse , ou , si tu l'aimes mieux , que l'espace est égal au produit du temps par la vitesse.

CATEAU.

Cela est évident et se touche du doigt.

DAMON

Dans ce problème j'ai toujours mes deux données : savoir, la vitesse de mes pas que j'ai apprise à calculer, et le temps que m'indiquent les montres. La quantité inconnue que je cherche est donc l'espace, l'étendue, la distance.

CATEAU.

Rien de plus clair. Je conçois pourtant que votre guide aura eu de la peine à comprendre cela par signes.

DAMON.

Hélas, il ne s'agissoit que d'un seul, qui étoit qu'il me fît voir sa montre. A cette fin, je tirois la mienne, je me tournois avec bonté vers lui, je portois ma main à son gousset, je faisais un mouvement imitatif de l'action de tirer, je hochois deux ou trois fois de la tête en marque d'invitation. Je pense qu'il ne pouvoit pas y avoir d'équivoque.

CATEAU.

Non certes; c'étoit mettre les points sur les i.

DAMON.

Sais-tu comment il a interprété tout cela? — Il a cru tout simplement que je voulois troquer ma belle montre d'or guillochée, à répétition et à secondes, contre sa platte argenterie, qui ne montre pas même les minutes.

CATEAU.

Cela n'étoit pas si bête; et je conjecture de ce trait qu'il aura eu au moins assez d'esprit pour vous mener chez votre banquier.

DAMON.

Je n'ai trouvé ni le maître ni le caissier. Il y a eu une confusion d'heures dont tu ne te formes pas d'idée. L'un m'a attendu d'après l'horloge de son faubourg, l'autre d'après celle de France; moi, j'ai cru devoir hurler avec les loups, et j'ai suivi le cadran de mon valet de place, qui se trouve être malheureusement d'un quartier appelé Petit Bâle, où le temps a aussi sa mesure particulière. Le résultat de tout cela est que j'ai trouvé mes lettres, mais que je n'ai point touché mon argent, et que je suis renvoyé à ce soir.

CATEAU.

Le mal n'est pas si grand.

DAMON.

Ne sais-tu pas, que je ne touche de la monnoie, que je ne fais sonner les espèces qu'entre dix et dix et demie? La transpiration du lit est alors entièrement dissipée, et les pores rendus à leur état naturel n'aspirent point, ne pompent point de particules métalliques. Que si cependant il s'y en étoit glissé, l'heure de la promenade qui vient après m'en délivre bientôt.

CATEAU.

Cela est immanquable.

DAMON.

N'est-ce pas? — Me ferois-tu le plaisir ce soir de soigner l'affaire pour moi?

CATEAU.

Vous n'avez qu'à disposer. Je suis toujours prête, quand il s'agit de manier des écus. D'ailleurs, je ne suis point transpirante, et j'ai les mains sèches

comme braise. Mais vous ne parlez point de votre promenade.

D A M O N.

J'ai rencontré beaucoup de monde, sans avoir vu celui que je voulois voir ; et jugeant que je n'étois pas prédestiné à le voir à cette heure - là, puisque l'heure de ma promenade étoit écoulée, je m'en suis revenu plus fatigué qu'à l'ordinaire. N'est-il venu personne ? Les oreilles m'ont horriblement tinté.

C A T E A U.

Ç'aura été l'effet de l'air de ce pays. Personne n'a demandé après Monsieur. Souhaitez-vous que je reste au logis, ou permettez-vous que j'aille rejoindre Mademoiselle Lisette et l'hôtesse ? Le rendez-vous est au rempart de la porte de St. Alban, où votre muet-fumeur pourroit m'accompagner, si vous n'en avez plus besoin. Sans lui, au milieu de tout ce monde, ce seroit chercher une aiguille dans une botte de foin.

D A M O N.

Moi, besoin du muet ? M'en préserve le ciel ! Seulement fait le marcher, et ne t'arrête point avec lui à chaque coin de rue. J'ai encore une condition.

C A T E A U.

Laquelle ?

D A M O N.

Garde-toi d'entretenir ma fille de Valère. Comme je ne veux point agir envers toi par surprise, je te préviens que Madame Bonsecours sera aux écoutes, et qu'elle me rendra un compte fidèle de tout

ce que tu auras dit. Va ; va seulement. Voici près de deux grosses heures, près de deux heures d'horloge, que je ne sais où j'en suis, et j'ai besoin d'être seul.

SCÈNE IV.

DAMON, seul.

JE touche dans dix minutes à la demi-heure la plus utile de mes demi-heures ; celle à laquelle je ne renoncerois pas, fût-ce même pour aller voir un empereur. Alors je me recueille en moi-même, je pénètre jusque dans les replis les plus secrets et les plus cachés de mon coeur. — Les premières heures du jour sont d'abord pour Dieu, puis pour ma fille, ensuite pour l'inspection de mes montres et pendules, enfin pour mon instruction ; car rien de plus juste que le proverbe, que l'Aurore est l'amie des Muses. Il convient d'ailleurs que chaque jour on raffraîchisse et nourrisse l'esprit, aussi bien que le corps, si l'on ne veut pas qu'il tombe insensiblement dans la maladie incurable d'une atonie morale, d'une phthisie morale, d'un rachitis moral. — Après cela je m'occupe des affaires pécuniaires, puisque malheureusement c'est l'argent qui fait vivre, et que sans ce perfide métal, les Muses elles-mêmes mourroient de froid et de faim. Il n'est pas précisément nécessaire, qu'elles périssent de gras fondu (et l'on y met bon ordre), mais ventre affamé n'a point d'oreille, estomac creux ne pense pas. — Suit l'heure d'un exercice modéré, chose dont le corps ne peut absolument pas se passer. D'ailleurs

la diversité des objets qu'on rencontre, et l'accélération que donne le mouvement à la circulation des liquides, contribuent aussi à la santé de l'esprit. Il se détend, le jugement se remonte, la mémoire s'éveille, l'imagination fournit sa palette de nouvelles couleurs. — C'est ainsi que se prépare merveilleusement la demi-heure de la pensée. Celle-ci forme aussi un intervalle salulaire entre l'exercice et l'heure du repas. Le mouvement avoit fouetté le sang; le sang a le temps de se calmer; tout rentre dans l'assiette convenable pour les opérations physico-alimentaires. En un mot, rien de tel que de bien régler son temps. C'est ainsi que je n'ai jamais d'heures perdues.

(Il sonne onze heures et demie. Damon regarde à ses deux montres.)

Très-bien. *(Il ferme les portes au verrou, pendant qu'il sonne encore.)* Voici le moment de la méditation. *(Il se jette dans un fauteuil, penche la tête en arrière, ferme les yeux, croise et alonge les jambes, joint les mains sur l'estomac et fait jouer les pouces. Alternativement il se met dans cette position, ou se redresse et tient les yeux fixément ouverts, à la manière des somnambules, ou se lève et fait quelques pas.)* Pensons. — A quoi est-ce que je pense? Et qu'est-ce que je pense? — A quoi est-ce que je pense? Je pense au néant des choses humaines. — Qu'est-ce que j'en pense? Oh, oui. Rien de plus certain que le néant des choses humaines. De quoi s'enorgueilliroit-on? — Seroit-ce des prestiges de l'autorité, du pouvoir, du droit de commander? — Que de

ministres, de généraux, de favoris, de courtisans disgraciés, congédiés, déposés, exilés, suppliciés! Que de princes périssant d'une mort violente! Lisez l'histoire des Césars, celle des Mérovingiens, celle des Roses rouge et blanche, celle du Sérail et de tant d'autres. Les uns boivent d'une coupe empoisonnée; d'autres périssent sous le fer d'un assassin; ceux-ci disparaissent dans le fond d'un cachot; ceux-là reçoivent le fatal cordon; ceux-là encore subissent la peine des plus vils malfaiteurs. Je frémis. — Seroit-ce de l'éclat d'une naissance illustre? Helas! les mêmes infirmités de chaque âge, les mêmes douleurs physiques, les mêmes chagrins du coeur, les mêmes rongemens d'esprit, la même faulx de la mort, enfin le même tribunal, attendent l'homme d'une origine distinguée, comme celui qui nâquit sans aïeux. — Seroit-ce des riches revenus de l'opulence? Combien de fortunes renversées par l'inconduite, l'imprudence, la mauvaise foi, les revers imprévus, les vols, les incendies, les inondations, les naufrages, les guerres, les opérations désastreuses d'un fisc dilapidé! — Seroit-ce des charmes de la jeunesse et de la beauté? C'est une fleur brillante, mais éphémère. Née d'hier, elle s'épanouit aujourd'hui, et va demain se flétrir. — Seroit-ce des rares talents qu'on se flatte de posséder, des dons de l'esprit? Bon Dieu! Il ne faut qu'un accès de passion, un vif chagrin, un coup de soleil, une contusion à la tête, la rupture de quelque fibre, l'extravasation d'une goutte de sang sous le crâne, pour paralyser toutes les facultés de l'âme, les détruire pour la vie, et faire, sans retour,

d'un Archimède, d'un Euclide, d'un Copernic, d'un Neuton, d'un Bernoulli, Euler, Fouess, pour en faire, dis-je, des têtes de linottes, des idiots, des cretins. —

Gravons dans mon esprit cette grande leçon.
 Que me vaut aujourd'hui la méditation !
 Un rien peut du cerveau déranger l'harmonie,
 Et faire, en moins d'un jour, d'un sublime génie,
 D'un aigle généreux fendant le haut des airs,
 Plânant d'un vol hardi sur ce vaste univers,
 Bravant avec orgueil, d'un aîle impétueuse,
 Le tourbillon des vents, la nuée orageuse,
 Lançant, la tête haute, et d'un oeil sans pareil,
 D'immobiles regards, au disque du soleil;
 Peut en faire à l'instant une taupe grossière,
 Quidans des souterrains, que nul rayon n'éclaire,
 Emule des mulots, des vers et des grillons
 Laboure tristement de stériles sablons. 6)

Bien. J'étois en verve, et ces vers ne sonnent pas mal. Les contrastes sont observés dans la diction comme dans la pensée. D'abord, style pindarique; puis, style tempéré, médiocre, analogue au sujet, raz de terre comme la taupe elle-même. Ces vers prendront, sans avoir besoin de les faire ronfler. Ils passeront même en proverbe. Pourquoi non? Il ne faut pour cela que le caprice d'une, ou de deux personnes en crédit. Chapelain n'a-t-il pas été inscrit sur le tableau d'un ministre, comme le premier poète du monde? — J'aime aussi cet hémistiche, *Emule des mulots*. Ces *mu, mu*, peignent le groin de l'animal qui fouille les terres. On croit le voir. Si le rythme l'eût per-

mis , j'aurai dit : „ Emule des mulots remuant le museau. ” Ces quatre *mu, mu, mu, mu*, rendroient l'image parachevée. Voilà ce qu'on appelle de l'harmonie imitative et pittoresque. Cela vaut bien le *tracâtâpastar* de Boileau. 7) — Il est en vérité fort à regretter, que notre langue n'ait pas une quantité déterminée, fixe, invariable. Je pourrais faire des vers, la montre à la main. Au lieu d'en avoir de douze, de dix, de huit syllabes, on en auroit de douze, de dix, de huit secondes. Plus d'une fois j'en ai fait l'essai sur les plus beaux morceaux de nos auteurs classiques, et jamais le compte ne s'y est trouvé. — C'est bien dommage. Sans cela je me serois voué à l'état de versificateur. J'étois prédestiné pour cela, et je suis bien persuadé que l'auteur de l'art poétique, en composant le début du premier chant ne m'a nullement eu en vue. En effet :

„ Ce n'est point vainement qu'en courageux auteur ,

Je crois de l'art des vers atteindre la hauteur.

Non, mon astre en naissant m'a bien formé poète;

J'ai du Ciel, tous les jours l'influence secrète;

Dans un génie étroit je ne suis point captif;

Apollon n'est point sourd, ni Pégase rétif. ” 8)

Halte-là, Monsieur Damon, halte-là ! Vous ne vous en donnez pas mal. Songez à l'aigle devenu taupe. Non, non, il n'y a rien de réel au monde, que l'humilité de coeur et d'esprit. (*Longue pause*). A quoi est-ce que je pense, et qu'est-ce que je pense ? — Je pense à ma bonne Lisette. — Je voudrais qu'elle fût heureuse, très-heureuse, infini-

ment heureuse. — Madame Ariste me mande que son fils refuse tous les partis dans l'espérance d'obtenir ma fille, qu'elle veut le voir établi, qu'elle désire de savoir au plutôt à quoi elle en est avec nous. J'estime également et la mère et le fils. Mais le père de Valère tient à peu près le même langage. — Quant à moi, il me tarde comme à eux de terminer cet état d'incertitude, attendu que je ne suis plus maître de mes moments, et que mille incidents d'amourettes viennent ainsi chaque jour traverser le plan de mes journées. Je n'attends que l'heure d'être délivré de tout cela. (*Pause. On entend crier : „ Au feu, au secours ! Le feu est dans la cheminée de la cuisine”*). N'importe. Je pense. (*Pause. On entend crier : „ Ce n'est rien. Un drap mouillé a éteint le feu”*). Tant mieux. D'ailleurs on n'avoit point encore sonné le tocsin. (*Pause.*) Or donc, j'ai un pressentiment que c'est ici qu'il faut conclure. J'y suis plus indépendant. Des familles entières ne viennent pas m'y obséder. — Mais, quel est celui que ma Lisette préfère véritablement à l'autre ? Sera-t-elle victime de son obéissance à un père qu'elle aime ? ou sera-t-elle le jouet des petites intrigues de sa Bonne ? — Madame Bonsecours m'a fait la confidence de la confidence que lui a faite celle-ci ; et cela m'a ouvert les yeux. En femme honnête, probe, et qui sait ce qu'on doit aux parents, elle fera la même confidence à ma fille, ce qui sera sans doute pour elle un coup de lumière. Je crois que Lisette estime foncièrement Ariste ; mais je crains que Valère ne lui plaise davantage. Cependant

Est-on toujours heureux avec un objet qui plaît ?
Peut-on être malheureux avec ceux qu'on estime ?
(*Il sonne midi. Damon regarde à ses montres.*)

Exact. (*Au dernier coup.*) Je ne pense plus.
(*Il ouvre les verroux, et sonne.*) Je remarque
avec plaisir que cette pendule a chanté *peccavi*.
Madame Bonsecours a eu chaud ce matin. Et
moi, pas mal non plus. Soyons de bonne foi.

SCÈNE V.

DAMON ET JEANNOT.

DAMON.

Qu'on serve. Voilà midi qui est sonné.

JEANNOT.

Monsieur dinera seul, car personne n'est encor
de retour.

SCÈNE VI.

DAMON, seul.

Ce soir à neuf heures, j'aurai une jolie somme
à faire distribuer aux vrais nécessiteux. Peut-être
irai-je moi-même en visiter. On ne peut mieux cou-
ronner sa journée ; et je ne connois pas d'anodin
plus efficace, pour dormir d'un sommeil tranquille.
— Ce n'est pas certes que ce soient des oeuvres
de ténèbres. Mais il faut que la main gauche ignore
le bien que fait la droite.

SCÈNE VII.

DAMON ET JEANNOT.

(Jeannot et un valet apportent une petite table à trois couverts avec le premier service).

DAMON.

Otez ces deux couverts. Je ne dine point avec des serviettes. *(Il place ses deux montres, l'une à la droite et l'autre à la gauche de son couvert).*

JEANNOT.

Mais si Mamselle Lisette et Mamselle Cateau venoient.

DAMON.

Je ne dine jamais avec ceux qui ne viennent point à temps. Cela cause du dérangement à la santé. Elles dineront dans leur chambre. *(Il s'assied).*

JEANNOT.

(après avoir donné ces deux couverts à l'autre valet qui s'en va).

Trouvez-vous, Monsieur, que la soupe soit trop chaude, que vous la mangez si lentement ? Quant à moi je glisse lestement sur la soupe, pour m'arrêter d'autant plus longtemps à ce qui offre de la résistance.

DAMON.

Le potage est fort bon. Mais, mon garçon, je n'ai pas coutume d'inonder d'un coup les suc gastriques de mon estomac. Il est prudent de laisser à ces liquides hétérogènes, le temps de se mélanger.... de s'attenuer.... de se combiner.... de s'identifier.... de s'amalgamer.... de se neutraliser.

JEANNOT.

JEANNOT. (*à part*)

Oh, que de mots nouveaux j'apprends-là d'un seul coup! Peste, je vais briller à ma tabagie, et j'en ferai mon profit en temps et lieu. (*à Damon*) Monsieur, pardonnez la liberté que je prends. J'aime beaucoup à m'instruire, et surtout dans la langue françoise. —

DAMON.

Tu as raison. Cette langue fera le tour du monde. Le génie l'enrichit, la valeur la propage.

JEANNOT.

C'est ce que je dis, à peu près, tous les jours.

DAMON.

Tu verras un temps, où, au lieu de demander, si quelqu'un est civilisé et a reçu une bonne éducation, on se contentera de demander, s'il sait le françois. — A quoi en voulois-tu venir?

JEANNOT.

Je voudroissavoir s'il faut dire, *soupe* ou *potage*.

DAMON.

Tu me propose là une question assez embarrassante. — C'est selon les temps, et même selon les lieux. — Sous le ministère du Cardinal de Mazarin, on disoit à Chaillot, *pot au feu*; au faubourg Saint-Marceau, *soupe*; au marais, *potage*; au faubourg Saint-Germain, *consommé*; chez le ministre, *la minestra*; et au Louvre, *bisque*, parce qu'on y aimoit les queues d'écrévisse. Mais — s'il plaît à Dieu — l'Académie finira par concilier tout cela. (*Il mâche péniblement, et crache enfin à plusieurs reprises*). Le légume étoit bon, mais votre boeuf ne vaut pas le diable. Mes gencives en seront

abymées pour un mois, mes dents vont se carier, il faudra que j'use plus de vingt cure-dents. Ah ! je m'attends à une pénible digestion.

JEANNOT.

Nous passons cependant, dans notre auberge, pour donner d'excellent bouilli.

DAMON.

Bouilli-ci, bouilli-là. Plût au ciel que cette viande s'en fût allée en bouillie ; je pourrais au moins l'avaler. Mais vous n'en feriez pas même de la bouillie aux chats. Elle est sèche, coriasse, durissime.

JEANNOT.

Elle n'a peut-être pas assez cuit. On aime en cette ville le boeuf dur. Chaque pays a ses usages.

DAMON.

Monsieur le raisonneur ! sachez que je n'aime ni boeuf dur, ni tête dure.

JEANNOT.

Pourquoi me dire des choses dures, à moi qui n'en puis mais ? Si nos têtes sont dures, nos coeurs ne le sont pas.

DAMON.

Tu as raison, mon garçon ; la réputation des Bâlois est faite à cet égard. (*On apporte le second couvert.*) Mais c'est un festin. Croit-on que je me marie ?

JEANNOT.

Si tel mets ne vous convient pas, les autres seront de rechange.

DAMON.

Bien vu.

JEANNOT.

Vous dites donc, Monsieur, que pour le fait de bonté de cœur, nous sommes en odeur de sainteté.

DAMON.

A trente lieues à la ronde. Maintenez-vous y. Vous ne sauriez mieux faire.

JEANNOT.

On nous accuse pourtant d'aimer le caquetage ; et même de l'assaisonner volontiers , pour lui donner du haut goût, de quelques pincées de calomnie.

DAMON.

Mon pauvre garçon, c'est le fléau général. Ce que tu appelles *pincées* de calomnie, est précisément ce que les grands comme les petits, flairent avec le plus de complaisance. Les grands s'en croient plus grands, et les petits, moins petits. J'aimois dans ma jeunesse, que je passai à Lons-le-Saunier, à brocher des vers. Si quelque passage plein de sens et de vérité, venoit à effleurer la conscience un peu sâle de quelqu'un, ou tel ou tel de ses foibles, ou son chatouilleux amour propre, il se gardoit bien de faire mettre le doigt dessus ; mais il s'acharnoit contre d'autres parties de l'ouvrage, et même contre le tout, se permettant d'étrangler des strophes entières, d'en altérer d'autres, de substituer des mots de son invention, de relever avec emphase et mauvaise foi les endroits foibles. Tout cela, purement et simplement, afin d'empêcher qu'on ne lût les vers qui portoient coup. Ce petit manège ne m'échappoit pas, et j'en fesois mes gorges chaudes. Bon, me disois-je, je con-

nois la corde sensible du pèlerin , et je sais où le bât le blesse. Le plaisant de l'affaire étoit souvent, que je n'avois pas même songé à lui, et que le vers ne se trouvoit là, que parce qu'il étoit né du fond du sujet même, et qu'un poète, lorsqu'il est inspiré, se transporte en idée dans les circonstances de ses fictions, ou se transforme momentanément en la personne du rôle qu'il met en scène. Mais dans la suite on m'attaqua dans une affaire, où je ne badine pas. La malveillance prit un caractère plus sérieux; et parce que j'aimois qu'on fît une sage distribution du temps, on m'appela l'homme à l'heure, l'horloge du quartier, la cloche du faubourg. On se donnoit le mot pour déranger tous mes plans de journée. Si je te racontois tout, tu croirois que je brode ou que je rêve. Enfin ne pouvant plus y tenir, j'abandonnai une fois pour toutes Lons-le-Saunier.

JEANNOT.

Monsieur a eu tort. Qui quitte la partie, la perd. Je n'aurai pas procuré à ces vilainès gens ce petit triomphe. Que je les tienne une bonne fois, et ils passeront mal leur temps. Je leur en donnerai à double carrillon.

DAMON.

Point de vengeance, mon ami, point de vengeance. D'ailleurs les sept huitièmes sont morts depuis. Dieu veuille avoir leur âme.

JEANNOT.

Tant mieux ! Les vers vous ont vengé. C'est toujours ce qui fait plaisir, quand un de nos antagonistes va rejoindre ses pères. Ennemi mort ne nuit plus.

DAMON.

Fi donc, Jeannot. Le sage est impassible.

JEANNOT.

A ce que je vois , Monsieur n'est point rancunier.

DAMON.

On ne doit point l'être. Quand tu rencontres un homme bon et juste, il faut te dire que c'est un rayon de la divinité, une émanation céleste de son essence. Quand tu en rencontres un méchant, il faut ne le considérer que comme une espèce de machine, qui fait le mal en vertu de son organisation, une montre dépiécée, une pendule démontée, une horloge démantibulée. On ne s'en fâche pas plus que tu ne te fâches contre une goutte d'eau qui te tombe sur la main ; ou contre des orties auxquelles tu t'accroches en te promenant. L'enfant seul bat le caillou qui l'a fait tomber, et en le battant il se fait à lui-même plus de mal qu'il ne croit en punir. Mais l'homme raisonnable ne permet pas que les mal-intentionnés aient l'avantage de pouvoir troubler le calme de son ame. Pourquoi outre cela leur feroit-il l'honneur de s'occuper d'eux ? — Mais, qu'as-tu, pour te frotter comme tu fais le dos et les épaules ?

JEANNOT.

Je pense que c'est une belle chose, d'être aussi savant que Monsieur.

DAMON.

Il n'y avoit pas grande science dans ce que j'ai dit.

JEANNOT.

Cependant, j'aurois été hors d'état de le dire ainsi, et pourtant tout cela étoit dans ma tête.

Tenez, Monsieur. Nous avons eu le plus mauvais des voisins de la terre : vrai bigabou, démon incarné, laid comme une chenille, ignorant comme une cruche, bête comme une oie, grossier comme pain d'orge, tétu comme une mule, hargneux comme un vieux dogue, méchant comme la galle, commentant toutes nos actions, lorgnant tout le jour notre porte, grognon, bourru, chicaneur.....

DAMON.

En aurai-je bientôt assez de tes belles épithètes ?

JEANNOT.

Mais damm ! Vous voyez que mon maître de langue françoise ne m'a pas volé mon argent ; et n'étoit le respect que je vous dois, je pourrais encore montrer mon habileté sur d'autres lettres de l'alphabet. J'abrège. Dans moins de trois jours, une toux sèche, un catarre bien conditionné nous troussa le voisin. Quand je vis sortir de sa maison le lugubre cercueil couvert d'un drap mortuaire, et les oiseaux noirs qui le portoient, je m'écriai, comme par inspiration : „ L'on voit bien là le doigt de la providence. ” Mais, notre hôtesse, qui au fond ne l'avoit pas plus aimé que moi, me flanqua pieusement, de sa main charnue, flan ! flan ! une bonne paire de soufflets, et, me dit qu'un brave homme ne se réjouit ni de la mort de son prochain, ni du mal qui lui arrivoit. La leçon, grace au véhicule, ne me sortira jamais de la tête.

DAMON (*regardant à ses montres*).

Leçon pleine de sens et de sagesse ! Personne de nous ne sait, quand sonnera sa dernière heure ;

et la nôtre, à nous deux, sonne peut-être en ce moment,

(*La pendule sonne les deux coups de la demie*).

JEANNOT. (*Il frissonne, chancelle, et tombe au second coup dans un fauteuil*).

Je ne vis plus.

DAMON (*après une pause*).

Jeannot — Jeannot. Mon garçon, ressuscite-toi. La crise est passée. Notre dernière heure n'étoit point encore venue.

JEANNOT (*se levant*).

Ah ! Dieu soit loué ! J'étois transi de peur.

DAMON.

C'est un autre véhicule que celui des soufflets de Madame Bonsecours. En attendant, qu'il serve à te faire retenir cette belle strophe de l'immortel Thomas !

„ Quand l'airain frémissant autour de vos demeures,
Mortels, vous avertit de la fuite des heures,

Que ce signal terrible épouvante vos sens.

A ce bruit tout-à-coup mon ame se réveille ;

Elle prête l'oreille ;

Et croit de la mort même entendre les accens.”

(*On apporte le dessert*).

JEANNOT.

Qu'apprends-je ? Et qu'ai-je fait ? Les bouteilles sont encore pleines. Monsieur ne trouve pas notre vin bon.

DAMON.

Tu badines. Je n'en ai pas même goûté.

JEANNOT.

Eh ! c'est pour cela que je me gronde. Notre bourgeoise va me laver la tête. Un bon sommelier

ne fait pas de la science, mais fait trinquer les convives. Au lieu de vous laisser déclamer des strophes sur la mort, j'aurois du entonner des couplets de quelque chanson à boire, rimant avec Grégoire.

DAMON (*regardant à ses montres*).

Ta maîtresse, dis-tu, feroit un beau carillon, si je ne buvois pas. Je vais d'abord te tranquilliser. Mais sache, mon ami, et profites en pour ton bien, sache qu'avant de recourir au vin, il faut avoir un peu lesté l'estomac. L'expérience prouve qu'une lente mastication, bien imprégnée des sécrétions salivaires, et une déglutition méthodique doivent préalablement y avoir fait passer cette pâte nutritive qui répare nos forces. C'est alors que le vin ne peut plus agir immédiatement sur les parois de la membrane de l'estomac, et que néanmoins le feu qu'il y répand, redonne du ton aux muscles et à l'organe général de la digestion. (*Pendant cette dissertation, Jeannot continue toujours à verser; jusqu'à ce qu'il ait vuide deux bouteilles dans un grand bocal d'argent doré. Damon le porte à la bouche, et après deux gorgées le lance par terre*). La maudite piquette!

JEANNOT (*effrayé et s'essuyant les joues*).

Qu'y a-t-il, Monsieur? Vous m'en avez flacqué plus de la moitié au visage.

DAMON (*toussant et crachant*).

C'est pis que du poison,

JEANNOT.

Je vous jure Monsieur, qu'il n'est ni mélangé,

ni teint, ni souffré, ni frelaté, ni sophistiqué. Il est pur et clair comme de l'eau de roche.

DAMON.

Ah, je le crois; j'en étoufferai.

JEANNOT.

Je vous le proteste. Il est de notre cru.

DAMON.

Votre cru est du verjus.

JEANNOT.

J'en chercherai d'autre. Monsieur veut-il du *Biel-Benken*?

DAMON *tendant une oreille*).

Hin? — Du Bilboquet? — Non, gardez cela pour vous.

JEANNOT.

Monsieur veut-il du *Moenchenstein*?

DAMON.

Hin? — Du Min-kin-stin? Qu'est-ce que ça? Je n'en veux pas.

JEANNOT.

Monsieur veut-il du *Maisprach*?

DAMON.

Vous vous moquez de moi avec vos *quet*, vos *stin*, vos *prah*. Quel gourmet vit jamais ces noms baroques dans l'inventaire de sa cave? — Je me mettrai à l'eau. Aussi bien je me sens quelque peu échauffé du voyage. (*Il prend du fruit*.)

JEANNOT (*à part*).

Où avois-je l'esprit de n'avoir point apporté d'hipocras? (*à Damon, en lui montrant des gâteaux*). Mangez plutôt de cela, Monsieur. Cela fera passer le goût de ce vin que Monsieur n'aime pas.

On n'en fait qu'ici, et ces gâteaux s'appellent *Lèherlés*. Qui ne connoît les *Lèherlés* de Bâle? Il s'en expédie à toutes les cours du monde. Je sais, entre nous soit dit, d'un garçon confiseur, qu'on en fait remplir deux grandes boîtes, pour le général françois, et qu'on les glissera, à la dérobée, dans la chaise de poste. Quel plaisir il aura en route à les ouvrir! Mon dieu, mon dieu, que n'y suis-je, pour voir les grands yeux qu'il va faire!

DAMON.

Pouais! Pouais! C'est une pharmacie que vos gâteaux. Chez quel diable d'apothicaire avez-vous été chercher ce fatras de vieux miel, de cardamome, d'amandes amères, et de toutes les drogues de la chimie.

(Il sonne une heure. Damon se lève et commence ses mille pas. Le tour de l'appartement en fait vingt. Il marque chaque tour sur ses doigts. Alternativement il va d'un côté et rebrousse de l'autre.)

JEANNOT.

Monsieur veut-il le café?

DAMON.

Pour qui me prends-tu? Me croirois-tu peut-être du parti de la coalition? Non, non. Il aura passé bien de l'eau sous votre pont du Rhin, ainsi que dans tous les clepsydras du monde, jusqu'à ce que les Anglois reçoivent de mon argent. Moi, qui depuis le commencement de la guerre, n'aurois pas fait venir de chez eux une fusée de montre, tu veux que je prenne du café.

JEANNOT.

Notre café n'est point de chez les Anglois. Il est de l'épicier à trois portes d'ici.

DAMON.

L'imbécille ! D'où pense-tu que l'épicier le fasse venir ? Sache, mon garçon que sur chaque tasse de café que l'on prend, les Anglois prélèvent un impôt de trois sols. Je ne veux point être tributaire de ces écumeurs de mer, de ces forbans d'Europe de ces corsaires de l'univers.

JEANNOT.

Combien nos femmes et nos filles, nos servantes et nos blanchisseuses, nos repasseuses, nos ravaudeuses, nos fileuses, avec leurs six tasses par jour, vont être surprises d'apprendre qu'elles sont tributaires des Anglois. Et cependant Monsieur a raison. Mais nous ne voyons pas si loin.

DAMON.

On vous l'apprendra.

JEANNOT.

J'observerai pourtant à Monsieur, que selon le dire des gens qui s'y connoissent, le cafetier et la canne à sucre ne s'acclimateroient pas dans nos montagnes, et ne prendroient pas même racine dans nos glaciers.

DAMON.

Vous en chercherez chez des nations amies, ou, ce qui vaudra mieux, vous vous en passerez, comme ont sagement fait les bonnes gens du vieil âge. Tu es un garçon de bon sens ; écoute. Cite-moi, si tu peux, le moindre petit objet qu'achètent les Anglois en Suisse. Ils n'en feroient pas

venir un ruban ou cordon de montre. Quand tout votre argent sera chez ces insulaires, que ferez-vous ? Ne seront-ils pas vos maîtres, quelque éloignés qu'ils soient ? Les bras de celui qui a beaucoup de numéraire, s'allongent furieusement, et font qu'il a les mains partout.

JEANNOT.

Monsieur achève de me convertir. Dès demain je substitue le broc de vin à la chétive cafetière.

DAMON.

Bon ! Retiens bien ces deux mots : *Cafetière* et *patriotisme* sont, à l'heure qu'il est, des êtres incompatibles. Mais emporte la table, et laisse-moi compter en paix mes mille pas.

JEANNOT.

Comment vos mille pas ?

DAMON.

Évite deux extrêmes après tes repas. L'un est de roupiller, et l'autre de trop te tremousser. Un ancien médecin a calculé qu'il falloit faire juste mille pas ; et je suis après.

JEANNOT

(*après avoir désservi et emporté la table*).

Mon bon Monsieur. J'aurois une petite grace à vous demander.

DAMON.

Laquelle ? Dis vite.

JEANNOT.

C'est de me permettre ainsi qu'à mon camarade, d'aller voir passer le héros du pont de Lodi, dont je vous ai dit ce matin qu'on attendoit l'arrivée, et dont je vous ai même montré l'estampe.

DAMON.

Vous me laisserez donc tout seul.

JEANNOT.

Vous en compterez plus tranquillement vos cent mille pas.

DAMON.

Mille pas, t'ai-je dit, et non pas cent mille.

JEANNOT.

Puis, je fermerai si bien la maison, que vous n'aurez rien à craindre pour vous, ni pour vos montres.

DAMON.

Mais j'attends quelqu'un à une heure et demie.

JEANNOT.

Il sonnera à la grande cloche de la porte cochère, et voici . . . Vous êtes un si bon Monsieur . . . voici un passe-partout avec lequel vous pourriez lui ouvrir, ou, mieux encore, que vous pourriez lui jeter par la fenêtre, en lui criant que le numéro de ce salon est sept.

DAMON.

La plaisante proposition. Elle est vraiment neuve. Qui t'a tourné la tête ?

JEANNOT.

C'est peut-être un effet de ce que je vous vois ainsi tourniller dans la chambre.

DAMON.

Sept cent vingt — sept cent — quarante. — Tu me feras encore mal compter.

JEANNOT.

Voyez de la fenêtre comme on court à toutes jambes. Il n'y aura pas dans une heure, deux

maisons qui ne soient vuides. — Je serois déshonoré dans tout le quartier, si je restois au logis. — On croiroit que j'ai les arrêts.

DAMON (*prenant le passe-partout*).

Soit ! Je ne veux causer le déshonneur de personne. Mais dès que tu auras vu le Général, tu viendras m'annoncer son arrivée. L'ayant manqué ce matin, j'irai le voir à son lever de table.

(*Jeannot sort en courant*).

SCÈNE VIII.

DAMON seul.

J'EN suis débarrassé — Sa présence me pesoit. — La courbe que je décris à chaque tour, a été dérangée plus d'une fois par lui. — Moi, concierge d'auberge ! — Sommelier de cabaret ! — Cela signifie quelque chose ; et l'avenir éclaircira tout. — Mais quelle commotion un seul homme peut occasionner ! (*jetant un coup d'œil vers la fenêtre*). On ne cesse de courir et de courir. — Tous du même côté. — Jeannot avoit raison. Les maisons se vident. — Il est donc vrai, que lorsque le Ciel fait naître un grand homme, c'est qu'il prépare de grands événements. — Cette pensée m'est souvent venue dans l'esprit. Mais ne la poursuivons point. Ce n'est pas ma demi-heure de méditation, et la méditation nuit après le repas. — (*On sonne à la grande porte*). Quel tintamare ! (*On sonne encore*). Ah, j'oubliois mon rôle de concierge et de portier. Chacun ne prend pas sitôt les vraies habitudes de son nouvel état. (*à la fenêtre*). C'est vous, Ariste ? Soyez le bien-venu.

Voici la clef. Ouvrez , et que votre guide vous mène au numéro sept. (*Il se dépêche de finir ses mille pas ; la pendule sonne une heure et demie ; Damon s'assied , et Ariste entre*).

SCÈNE IX.

DAMON ET ARISTE.

DAMON.

PRENEZ place, Ariste. Ce fauteuil vous tend les bras. Voilà ce qui s'appelle être exact.

ARISTE.

Le sort m'a plus favorisé peut-être que l'intention ; et je ne veux point me faire un mérite de mon exactitude. J'ai tout vu, et j'ai pu me rendre ici sans effort, à l'heure indiquée.

DAMON.

J'aime votre franchise , mais ne vous rabaissez pas à vos propres yeux. Si vous n'aviez pas été attentif à l'heure, vous n'eussiez pas profité des moments , comme vous l'avez fait. Que dis-je ? Vous n'eussiez pas même remarqué , que l'heure du rendez-vous étoit venue. Le public, je le sais, parlant de ceux qui ont de grands succès , dit ordinairement que c'est un effet du hazard , et que les circonstances les ont favorisés. Le public ne sait ce qu'il dit. Ce n'est point le hazard qui les a faits ce qu'ils sont. C'est eux qui ont profité à temps des événements ; qui les ont prévus à temps ; qui ont préparé à temps la plupart des circonstances. Ce qu'on nomme hazard est souvent l'ouvrage de l'homme. Quand un sot réussit, c'est du hazard ;

quand un homme de génie a des succès, c'est prévoyance et sagesse ; s'il succombe c'est que les Dieux, a dit un Poète, aiment quelquefois le spectacle d'un grand homme luttant contre la fortune.

ARISTE.

Excusez, Monsieur. Je ne suis point un homme de génie, et il ne falloit pas beaucoup d'esprit pour me trouver ici à une heure et demie.

DAMON.

Que votre modestie ne s'allarme point, mon cher Ariste. Ce n'est ni de vous, ni de moi que je parlois. Bref, ne vous laissez point séduire par cette tourbe de gens vivant au jour la journée qui tournent mon exactitude en ridicule.

„ J'ai lu dans des quatrains, de tout sage admirés,
„ Comptez votre temps, vous le multiplierez. ”

Mais parlons des intérêts du cœur. Votre Maman m'a écrit. Elle veut que votre sort se décide, et je suis pour vous. Vous savez que vous êtes l'ami de toutes les heures; cependant, il y a des conditions. D'abord que vous me laissiez maître absolu des clauses du contrat ; ensuite que ma fille acquiesce à mon choix.

ARISTE.

Puis-je mieux faire, Monsieur, que de vous laisser l'arbitre de tous les articles ? Vous n'ordonnerez que ce que vous jugez faire le bonheur de Mademoiselle votre fille ; et je n'ai point d'autre vœu. Quant à son choix.... je ne sais si je m'abuse.... je crois avoir sujet d'espérer.

DAMON.

Vous me ravissez. Vous l'aurez sans doute rencontrée.

contrée. Racontez-moi le tout, bien détaillé, bien circonstancié, de fil en aiguille.

ARISTE.

Oui, je l'ai vue; je lui ai parlé; et mon coeur s'est ouvert à l'espérance.

DAMON.

Comment cela, jeune homme? Racontez-moi tout, vous dis-je, vous me transportez de joie.

ARISTE.

Mon guide m'avoit conduit au rempart qui domine la porte où l'on attendoit le Général françois. Le premier objet que j'apperçois, c'est ma chère Lisette, accompagnée de l'hôtesse de céans, et de Cateau qui ne fesoit que de les rejoindre.

DAMON.

Bon pronostic! Celle-ci n'aura pas eu le temps de vous desservir.

ARISTE.

Le hazard veut que Mademoiselle votre fille avoit les yeux tournés vers l'avenue de ce rempart. Elle m'apperçoit; elle rougit; je la salue; elle rend le salut; elle sourit; Cateau paroît lui faire quelque reproche; elle lui répond par un air de mécontentement; je m'avance; elle fait quelques pas à ma rencontre; je l'aborde.... Elle me propose de lui tenir compagnie.

DAMON.

Continuez. Je ne me sens pas d'aise.

ARISTE.

L'hôtesse s'empare cruellement de la conversation, et Cateau a bien soin de lui en laisser le dé, attachée exclusivement à nous observer. Cependant

l'aimable Lisette a saisi plus d'une occasion de me témoigner de la bienveillance. Les bons mots de la causeuse, ses lazzi, ses anecdotes et contes sur ceux qui passaient, servoient de prétexte à Mademoiselle votre fille, pour diriger ses yeux vers moi et vers Cateau, comme pour nous inviter à rire de compagnie.

DAMON.

Cateau n'aura pas ri. C'est une fine mouche, qui sait ce que signifie le langage des yeux, des traits, de la couleur du teint, du sourire, du silence, et de chaque syllabe. Reprenez votre récit. Je sens palpiter ce cœur paternel.

ARISTE.

Le tambour et le canon annoncent enfin l'arrivée du Général, et nous pouvons à la volée jeter un coup d'œil rapide sur lui.

DAMON.

Autre bon pronostic.

ARISTE.

Bientôt la foule s'écoule, et nous porte, comme dans un tourbillon, à l'hôtel des Trois Rois.

DAMON.

N'avez-vous pas offert le bras à ma fille ?

ARISTE.

Je l'ai offert, et elle l'a accepté. Toutefois dans le premier moment, elle a voulu que je le présentasse à la grosse hôtesse.

DAMON.

Pour la forme, pour la forme ! Civilité de jeune fille !

ARISTE.

Nous voyons comment on se met à table,

comment on est placé ; rien ne nous échappe. Je regarde à ma montre ; mais, je l'avoue, c'étoit la première fois depuis plus de deux heures. Ma bonne étoile veut qu'il étoit encore temps de me rendre à votre obligeante invitation. Lisette m'approuve de la quitter, et laisse échapper ces mots précieux : „ Je vous approuve, quoiqu'à regret. ”

DAMON.

„ Quoiqu'à regret. ” — J'en pleure de joie.

ARISTE.

La mienne cependant se trouve mêlée d'inquiétude. Au sortir de la salle à manger, j'ai aperçu Valère qui entroit, et à qui Cateau fesoit mille signes d'intelligence. Sa vue m'a pétrifié comme eût faite la tête de Méduse.

DAMON.

Et malgré cette maudite apparition, vous avez poursuivi votre chemin vers moi. Un pareil procédé mérite une récompense signalée.

ARISTE.

Hélas, Monsieur, qui sait si l'on ne profitera pas de mon absence pour me supplanter ? Qui sait si je ne me suis pas abusé sur tout ce que j'ai cru appercevoir auparavant ? Qui sait si je n'ai pas donné une interprétation trop favorable à des choses qui ne signifioient rien. Les amants s'aveuglent.

DAMON.

Non, ma Lisette n'est point une girouette. Mais quittez moi et allez la rejoindre. Nous nous reverrons après quatre heures. Adieu, mon coeur medit que vous avez saisi l'heure du berger.

SCÈNE X.

D A M O N seul.

LA coquine de Cateau ! Elle a pris un ascendant sur nous dont elle abuse. Je l'ai élevée ; elle s'est faite à mes habitudes ; tout seroit dérangé , si je prenois quelqu'un d'autre. Néanmoins , je ne sais qui me tient , que je n'aille de ce pas aux Trois Rois lui donner son congé , la prendre par le bras , et la chasser ignominieusement de la salle qu'elle déshonore par sa présence. Par respect pour celui qu'on fête aujourd'hui , je veux lui épargner cette algarade , cet esclandre public....

SCÈNE XI.

DAMON ET JEANNOT.

JEANNOT (*éssoufflé et sautant de joie*).

JE l'ai vu , je l'ai vu ! Trois fois ! D'abord , au coin de la fausse porte de St. Alban , ensuite de chez un relieur de mes amis ; puis , prenant par de petites ruelles dont je connois les détours , je l'ai encore vû , au marché , et comme nez à nez. Même , il m'est avis , qu'il m'a reconnu , et qu'il m'a salué.

DAMON.

Le fol ! Te saluer.

JEANNOT.

Rien n'échappe à un homme de génie. Qu'il me tarde , au nouvel an , de lire l'almanach du messager boiteux ! Quelle belle estampe ! Quelle riche taille douce on va nous y donner !

DAMON.

Qu'entends-tu par ton messenger boiteux ?

JEANNOT.

C'est comme qui diroit le professeur de tous ceux qui savent à peine lire.

DAMON.

Laissons cela. Je n'aime point ce qui cloche.

JEANNOT.

Le bien vient pourtant à cloche-pied, et le mal ventre à terre. Mais, Monsieur, comment se fait-il que vous soyez resté ici ? Je vous avois prévenu ce matin, qu'on tireroit du canon, et que, sortant au premier coup, vous auriez le temps de descendre commodément au marché, et de l'y voir passer.

DAMON.

J'ai eu vingt raisons pour cela. La première, c'est que je n'ai point entendu de canon.

JEANNOT.

Comment !

DAMON.

Pas un coup, je te proteste.

JEANNOT.

Il est vrai que la porte d'où l'on a tiré, est un peu loin d'ici ; et qu'en général nos canons ne font pas grand bruit.

DAMON.

Ils en ont assez fait jadis, et un long repos finit par enrouiller. D'ailleurs, mon ami, il faut que chacun ait son tour. Le vôtre reviendra peut-être aussi. Au reste, j'ai d'autres choses en tête. Y a-t-il dans le voisinage quelque bon notaire ?

JEANNOT.

A deux pas d'ici ; Monsieur le Bachelier Pistoufflet, dont la maison est toujours fréquentée, nuit et jour.

DAMON.

Honnête homme ?

JEANNOT.

Autant que nécessaire.

DAMON.

Prompt en besogne ?

JEANNOT.

Sauf les digressions.

DAMON.

Je saurai les lui faire abréger.

JEANNOT.

Sauf encore les accès de toux.

DAMON.

Nous tousserons ensemble.

JEANNOT.

Sauf enfin les prises de tabac.

DAMON.

Je n'en prends pas ; et je dicterai , quand il reniflera sa prise. Va le commander pour deux heures et demie.

JEANNOT.

J'y cours.

SCÈNE XI.

DAMON seul.

D'ici là je pourrai tout à l'aise minuter les articles ; et il n'aura plus qu'à faire deux expéditions. — Il faut terminer aujourd'hui l'affaire. Notre

arrivée en cette ville et celle du Général coïncident si parfaitement ensemble, que c'est comme un avertissement du ciel. — Deux heures et demie... trois heures... trois heures et quart quatre heures quatre heures et demie. Voilà le moment où je signerai. C'est celui où je signai, il y a vingt ans, mon propre contrat de mariage. — On sera alors aux Trois Rois près du dessert. Ces repas de cérémonie ne finissent pas; et puis l'on fera réciproquement des complimens, à qui se levera le premier de table. Le Général, en qualité de François qui sait vivre, attendra que ce soient les Magistrats; ceux-ci, pour lui faire honneur, attendront que ce soit lui. De courtoisie en courtoisie, le dessert traînera en longueur. Vraisemblablement aussi que sur la fin du repas, on fera entendre quelque cantatrice fameuse. Ses roulements, ses points d'orgue, ses cadences, alongeront encore la courroie. Oui, à peine sera-t-on sorti de table à cinq et demie. J'aurai tout le temps de le prier même d'apposer sa signature au contrat de mariage. Excellente idée! Il est temps qu'il préside aux jeux de l'amour et de l'hymen.

SCÈNE III.

DAMON ET JEANNOT.

JEANNOT.

LE notaire viendra. Mais voici un de nos premiers horlogers, qui désire de vous parler.

DAMON.

Un horloger? Je n'en ai point commandé.

JEANNOT.

C'est le sieur Berlinbreloque.

DAMON.

Je n'ai rien à démêler avec lui, et vos trente-six cadrans ne m'ont point inspiré l'envie de lier connoissance avec vos messieurs Berlinbreloques. Qu'il s'en aille!

JEANNOT.

C'est un des amis de ma bourgeoise. Ayant appris combien vous protégez son art, et combien de choses rares vous possédiez en ce genre, il a cru devoir venir. Il est d'ailleurs un peu curieux de son fait, et il se trouve volontiers où il ne devrait pas être.

DAMON.

Je ne veux point de cet indiscret.

JEANNOT.

Monsieur, venez, je vous prie, le lui dire vous-même. Comme il connoît les êtres de la maison, il est allé droit dans votre cabinet; et, à l'heure qu'il est, il tourne, retourne, déplace, ouvre, dépèce même toute votre horlogerie.

DAMON.

Le bourreau! Sur quelle herbe enragée venoije donc de marcher?

Fin du second acte.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMON ET BERLINBRELOQUE.

DAMON.

Vous avez beau dire. Je vous assignerai en justice.

BERLINBRELOQUE.

Savez-vous bien que je suis officier de police.

DAMON.

Si vous n'entendez pas mieux la police que l'horlogerie, vous volez l'argent de ceux qui vous ont placé.

BERLINBRELOQUE.

On ne m'a jamais parlé ainsi. Sachez que je suis bourgeois de la ville capitale, et non bourgeois du canton, et encore moins citoyen tricolor.

DAMON.

Soyez ce que vous voudrez. Je vous poursuivrai au criminel.

BERLINBRELOQUE.

Au criminel? Et pour quel crime?

DAMON.

Pour crime de lèse-sureté-publique; et même au premier chef. Quoi! Sans être appelé, venir, d'autorité privée, dans mon cabinet secret, à moi qui suis ici sous la sauve-garde des loix, si tant est que vous en ayiez; et tout au moins sous la sauve-garde du droit des gens, dont vous ne disputerez pas l'existence.

BERLINBRELOQUE.

Le grand malheur vraiment qu'un bourgeois de céans, bourgeois de père en fils, fasse l'honneur à un habitant, un habitant du Locle, de le prévenir, et de lui faire une première visite !

DAMON.

Belle visite, vraiment, que celle où l'on me gâte la plus belle de mes montres, le chef d'œuvre de l'art ! Vous mériteriez que je vous arrachasse les yeux d'avoir osé la profaner de leurs regards. Votre haleine impure en a déjà rouillé le rouage. La preuve que vous avez eu en vue de l'abymer se trouve dans votre ineptie. Avec tant d'ignorance on n'a pas l'amour de l'art, et on n'a que faire chez moi.

BERLINBRELOQUE.

Mon ignorance, mon ineptie ! Moi, maître juré ! Moi qu'on écoute, la bouche béante, quand sur le pont du Rhin je déclame les nouvelles de Francfort ! Cela fait pitié.

DAMON.

Un mot m'a suffi pour me prouver que vous étiez le plus ignard des ignorants.

BERLINBRELOQUE.

Et quel mot je vous prie ?

DAMON.

Vous avez confondu *le* Pendule avec *la* Pendule.

BERLINBRELOQUE.

Le beau venez-y-voir ! Comme si les Allemands devoient parler à la manière des François ! Ne disons-nous pas tous les jours *la* soleil et *le* lune ?

DAMON.

Sans doute, il est tout un que je vous dise, *le Bêtard*, ou, *la Bestiasse*. Mais sachez que dans votre métier on ne prend point indifféremment *le Pendule* pour *la Pendule*. C'est *le pendule* qui anime et fait marcher *la pendule*. Entendez-vous? C'est l'article masculin qui donne le mouvement à l'article féminin.

BERLINBRELOQUE.

Cela fait pitié.

DAMON.

Continuons notre examen. Savez-vous, Monsieur l'artiste, ce que c'est qu'une montre à roue de rencontre?

BERLINBRELOQUE.

En voilà bien d'un autre! Comme si la ville entière ne savoit pas que je ne fais que brocanter avec des montres de rencontre. Je suis précisément venu chez vous pour cela.

DAMON.

Pitoyable échappatoire! Vous, grand amateur de l'art, vous en aurez étudié la théorie. Connoissez-vous le savant ouvrage de Huyghens, de 1647, sur le mouvement des pendules? ou, le traité des horloges élémentaires de Dominique Martinelli Spollette, imprimé à Venise, en 1663? ou, l'essai sur l'horlogerie par le fameux Ferdinand Berthoud, imprimé à Paris cent ans plus tard.

BERLINBRELOQUE.

Cela fait pitié! Moi lire, moi lire... comme si j'étois Magister de l'Université. Sachez que je suis de la Tribu des maréchaux.

DAMON.

Inutile subterfuge, Monsieur le maréchal de montres ! Avez-vous entendu parler de l'horloge à rouage, que, vers l'an 760, le pape Paul I. envoya à Pepin le bref, laquelle fut regardée alors en France comme une chose unique dans le monde ? Avez-vous trouvé quelque part que le calife Aaron Al-Raschid fit présent à Charlemagne d'une horloge sonnante, qui avoit douze petites portes, d'où sortoient de petites boules pour aller tomber sur un tambour d'airain, et qui à la douzième heure faisoit paroître douze petits cavaliers tournant autour du cadran et fermant toutes ces portes ?

BERLINRELOQUE.

Jeux d'enfants que tout cela, et dont Nuremberg nous envoie des caisses pleines.

DAMON.

Vaine défaite pour cacher votre ignorance ! Avez-vous pris parti dans la grande question si, à l'exemple des Arabes, les premières horloges en Europe ont été faites, ou en 996, par Gerbert d'Aurillac en Auvergne, ou avant lui par un certain Pacificus, archidiaque de Vérone, mort en 846, ou, beaucoup plus tard, par un Anglois, nommé Wallingfort, décédé en 1326 ?

BERLINRELOQUE.

J'ai vu vingt fois tous ces noms sur des cadrans de montres. Mais c'est actuellement hors de mode, vieilleries, garde-boutique.

DAMON.

O platitude des platitudes ! Que dites-vous de ce Jaques Dondis, de Padoue, dont l'horloge

marquoit le cours annuel du soleil et celui des planètes, ce qui lui valut, à lui et à ses descendants, l'honorable surnom d'*Horologius* ? Hin ? Ce surnom vaut bien celui de *Berlinbreloque*. Me direz-vous peut-être que vous descendez de ce Nicolas Lippius de Bâle, oui de votre Bâle, qui en 1598 construisit la belle horloge de Lyon ?

BERLINBRELOQUE.

Je n'en descends pas tout-à-fait ; mais j'en pourrois descendre tout comme un autre. Au reste, de quel droit venez-vous vous enquérir de ma généalogie ?

DAMON.

Bah, bah, vous faites le niais de Sologne. Savez-vous ce que c'est qu'une sphère mouvante, une pendule à secondes concentriques, une pendule à équation, qui marque à la fois le temps vrai et le temps moyen ? Avez-vous entendu parler de l'ingénieuse invention de Le Paute ; de cette pendule qui sans être le mouvement perpétuel, ne se remonte jamais et va cependant toujours ? Avez-vous quelque notion de l'ouvrage où il s'est surpassé lui-même, de sa pendule *polycamératique* ? Enfin auriez-vous eu vent, par hasard, du chef-d'oeuvre de l'Anglois Harrison, pour le célèbre Cook, lequel chef-d'oeuvre fit avec lui le tour du monde, sans jamais se déranger d'une seconde ?

BERLINBRELOQUE.

Cela fait pitié. Il me prend pour un Savoyard de foire avec sa lanterne magique.

DAMON.

Avez-vous une idée de la force motrice, des

engrenages, de l'échappement, du régulateur, de la quantité de vibrations nécessaires pour réussir?

BERLINBRELOQUE.

Bon ! il me renvoye en apprentissage.

DAMON.

Morbleu, vous me faites devenir chèvre. Vous qui êtes maître-juré, seriez-vous en état de me donner seulement une définition de votre métier ? Répondez. Qu'est-ce que l'horlogerie ?

BERLINBRELOQUE.

Vous radotez, bon homme.

DAMON.

Pas tant, pas tant. Qu'est-ce que l'horlogerie, vous dis-je ?

BERLINBRELOQUE.

Eh, c'est le métier que j'exerce.

DAMON.

Voilà où je l'attendois. Apprenez donc de moi, que l'horlogerie est *l'art des mouvements* ; et que si vous n'évacuez bientôt le territoire de mon appartement, je vous apprendrai, à coups d'étrivières, ce que c'est que le mouvement.

BERLINBRELOQUE.

Cela fait pitié. L'horlogerie est ici de racomoder tant bien que mal des montres, pendules ou horloges.

DAMON.

C'est votre ânerie qui fait pitié. Elle est actuellement avérée, et le Juge en conclura ce que sa sagesse saura bien lui dicter.

BERLINBRELOQUE.

Je ne me mêle point de ces fadaises. J'ai pour

garçons des étrangers qui soignent la manipulation. Mon office est d'encaisser l'argent de mes pratiques, et de poivrer leurs mémoires. Voilà un privilège auquel je ne renoncerai jamais, en dépit des droits de l'homme et de ceux qui les défendent.

D A M O N.

Privilèges, tant que vous voudrez ! Je n'honore que ceux du mérite personnel. De celui-ci, néant chez vous.

B E R L I N B R E L O Q U E.

Ne faites pas tant le fier. J'ai trouvé dans votre boutique bien du rebut, bien du fretin, bien des choses manquées. J'aurais fait mille fois mieux.

D A M O N.

Ah, pour le coup, vous achevez de vous peindre vous-même. L'homme expert ne saisit d'abord que le bon, parce qu'il a le tact du beau, et que c'est après en avoir joui qu'il remarque les taches. Le sot ne saisit que les défauts, parce qu'il n'a du tact que pour ce qui est mauvais. C'est ce qui l'attire seul. Il critique par jalousie ce qu'il feroit lui-même, s'il ne se voyoit prévenu. Oser ravaler ma collection ! Vous avez comblé la mesure par ce dernier trait. Délivrez-moi au plutôt de votre maussade figure.

B E R L I N B R E L O Q U E.

Adieu, Monsieur l'habitant du Locle, adieu. Nous nous reverrons, nous nous reverrons.

D A M O N.

Adieu, Monsieur le maréchal de montres. A revoir devant le Juge.

BERLINBRELOQUE.

Oui, oui, devant la Tribu des maréchaux. Je ne vous y crains pas. J'y suis à peu près Juge et Partie. Nous formons un corps, une compagnie, une société, et il n'y a n'y talent, ni art, ni génie, ni succès, ni justice, ni salut pour qui n'est pas de notre confrérie. 9)

SCÈNE II.

DAMON seul.

MAIS voyez ce que sont les contre-temps. A une époque où l'Europe entière s'imagine qu'un objet unique, fixe ici l'attention de tous, il faut qu'un malotru pareil me fasse perdre une heure, m'émeuve la bile, m'empêche de minuter les articles d'un contrat de mariage, et m'expose peut-être à manquer l'heure des Trois Rois. Tout cela me tarabuste.

JEANNOT (*entrant*).

Le Notaire attend vos ordres.

DAMON (*regardant à la pendule*).

Bien. Celui-ci est venu à la minute, et cela console. Prie Monsieur le Bachelier Pistoufflet de vouloir bien se donner la peine d'entrer.

JEANNOT.

Le voici.

SCÈNE

SCÈNE III.

DAMON ET LE BACHELIER.

LE BACHELIER (*voix rauque , air empesé , sautillant sur la pointe des pieds*).

J'AI le très-humble honneur de faire ma dévote révérence à Monsieur le Baron.

DAMON.

Bon jour Monsieur le Bachelier , je n'ai ni l'honneur d'être Baron , ni de titre à le devenir.

LE BACHELIER.

(*Il dépose dans un coin du salon sa canne à gros pommeau d'ivoire , un grand chapeau à cornes , et une petite brochette d'épée*).

Cette épée n'a pas mal brillé sur l'escalier des Trois Rois où je fesois haie avec d'autres spectateurs , et où j'ai commodément vu monter l'illustre Voyageur , lequel , m'a-t-il semblé , ne l'a pas regardée d'un oeil indifférent.

DAMON.

Je vous en fais mon compliment. J'aurai aussi mon tour. Commençons. Vous êtes , dit-on , un honnête homme et très-expéditif.

LE BACHELIER.

Je fais de mon mieux ; et quant à l'honnête homme , je ne néglige rien pour bien servir mes pratiques. Homme public , je me dois tout entier au public.

DAMON.

Le temps presse. Venons au fait, et asseyez-vous à cette table, où il y a tout ce qu'il vous faut.

LE BACHELIER.

Jouissant d'une santé aussi brillante que la vôtre, vous m'étonnez, Monsieur, quand vous songez déjà à vos dernières volontés. Il est vrai que cela ne doit point effrayer. Une longue expérience m'a prouvé plus de mille fois, qu'un testament est un brevet de vie.

DAMON.

Mon cher Monsieur, il faut que Jeannot vous ait mal instruit. Ce n'est point d'un testament qu'il s'agit, mais d'un contrat de mariage.

LE BACHELIER.

Ah, ah, ah! Je m'en étois bien douté, qu'avec cet air de fraîcheur et ces membres dispos, il s'agiroit d'autre chose que d'un triste testament. Un contrat de mariage! Bon! La future est sans doute bien jolie?

DAMON.

Assez. Bon enfant, d'un caractère doux, facile, complaisant.

LE BACHELIER.

Excellent! C'est ce qu'il faut dans l'état conjugal.

DAMON.

Sans malice aucune; sachant à peine encore ce que c'est qu'un homme.

LE BACHELIER.

A merveille! Vous le lui apprendrez, ou vous le lui ferez apprendre.

DAMON.

Entendant bien le ménage et tous les petits détails d'une maison bien montée.

LE BACHELIER.

Parfait ! Comme on doit fournir un bon lit des pièces nécessaires , le bassiner , y placer un coussin à droite , un autre à gauche , et ainsi du reste.

DAMON.

Vie réglée , et faisant tout à la minute.

LE BACHELIER.

Bravissimo ! ma plume va d'elle-même , à coucher par écrit le développement de qualités pareilles. Cela vaut toutes les dots. La future sans doute , orpheline abandonnée , n'a ni dot ni trousseau. Ses vertus tiennent lieu de tout.

DAMON.

Possédant un jour plus de vingt-cinq mille livres de rente.

LE BACHELIER.

Ai-je bien entendu ? — Vingt-cinq mille livres de rente ? — Je ne me possède pas de rédiger pareil contrat de mariage.

DAMON.

Ayant un père vicillot , cacochyme , sujet aux sciaticques et autres infirmités.

LE BACHELIER.

J'entends , j'entends ; ayant déjà un pied dans la tombe.

DAMON.

A peu près , ou il ne s'en faut guères.

LE BACHELIER.

Ah, Monsieur, vous êtes né coiffé. Cacochyme Ce mot dit beaucoup. Entre nous soit dit, ce beau-père futur est-il bien cacochyme, fort cacochyme? Car souvent en ces choses, on a compté sans son hôte.

DAMON.

Il est tel que vous me voyez. Je suis ce beau-père, et ma fille est la future.

(*Silence, pendant lequel ils s'entre-regardent nez contre nez*).

LE BACHELIER.

Mettez, Monsieur, que je n'aye rien dit.

DAMON.

Soit; mais plus de quiproquo.

LE BACHELIER.

Les noms et qualités du Père?

DAMON.

Antoine Damon.

LE BACHELIER.

Antoine? Nom heureux! L'initiale *a* est la première lettre de l'alphabet, et du nom du premier homme, souche commune du genre humain.

DAMON.

Et que dites-vous de Damon? Ce *d* ressemble beaucoup à *diable* et à *démon*.

LE BACHELIER.

Et pourquoi? Il n'y a point à rougir d'un nom qui commence par *d*. Je troquerois tous les *p* du monde contre un seul *d*. *P* est la lettre initiale de *pagnote*, *paillasse*, *paltoquet*, *papelard*, *parasite*, *pasquin*, *pataud*, *patibulaire*, *patraque*, *patrouillis*....

DAMON.

En voici bien assez de cette digression.

LE BACHELIER.

Je n'ai encore eu que les *p*, *a*, que seroit-ce si j'allois jusqu'à *p*, *u*? J'ai presque honte de m'appeler *Pistoufflet*. Au lieu qu'un *d* peut signifier, il a de l'esprit comme un *diable*; il sait tout, c'est un vrai *démon*; *diantre*, comme il y va *dru*. — Mais, poursuivons. Les qualités?

DAMON.

Natif de Lons-le-Saunier.

LE BACHELIER.

Lons ne suffiroit-il pas? Ce *le Saunier* est en style oratoire ce qu'on appelle une cheville.

DAMON.

Il ne s'agit pas ici de style oratoire; mais de style de pratique, ou, si cela chatouille mieux votre oreille, de style de palais.

LE BACHELIER.

Vous sentez qu'étant parvenu jusqu'au degré académique de Bachelier ès loix, je désire que la postérité en retrouve la trace dans le style de mes actes.

DAMON.

Lons-le-Saunier est un terme consacré. Poursuivons. Domicilié depuis dix ans au Locle.

LE BACHELIER.

Votre état, vocation, profession.

DAMON.

Fesant le bien que mes moyens me permettent de faire. — Écrivez donc, Monsieur le Bachelier.

LE BACHELIER.

Je cherche dans ma mémoire quelque terme technique qui rende cette idée. — En vérité, on n'a pas songé à lui donner un nom.

DAMON.

Arrêtez. N'écrivez pas. J'avois oublié mes méditations de ce matin, et le démon de l'orgueil s'étoit saisi de moi. Mettez : „ Citoyen obscur, et de nulle importance.”

LE BACHELIER.

Jamais, Monsieur, jamais. On n'est point homme obscur avec vingt-cinq mille livres de rente.

DAMON.

Que dirai-je donc ?

LE BACHELIER.

Ruminons. — J'y suis, et ceci sera bien votre fait. „ Administrateur et Ordonnateur en chef de ses propres fonds.... de ses propres fonds.” — Convenez, Monsieur, que je suis homme à ressources, et à expédients. — Passons au nom de la future,

DAMON.

Lisette Damon.

LE BACHELIER.

Ce nom me plaît. Je vous dirai pourtant que Lisette ne va pas, et que je substituerai Louise. — Il a paru autrefois en cette ville une grammaire françoise du célèbre Poetevin, qui ne quitte point mon étude.

DAMON.

Il est en effet de votre métier d'aimer les pots de vin.

LE BACHELIER.

Cette grammaire enseigne que *Lisette* est le diminutif de *Louise*. Or, les diminutifs sont bannis de tout acte public, et spécialement d'un contrat de mariage. Dans les autres instruments vous trouverez, à la vérité, des augmentatifs, des superlatifs, comme, des *gravissimes*, des *amplissimes*, des *illustrissimes*, des *doctissimes*. Mais jamais, au grand jamais, vous ne trouverez, par exemple, qu'on m'y appelle *gravinet*, *amplinet*; cela rimeroit trop avec *benet*: vous trouverez encore moins qu'on m'y nomme, *illustricule*, *doctoricule*; cela rimeroit trop avec *animalcule*. 10)

DAMON.

En voici assez de cette seconde ou troisième digression. Le temps fuit.

LE BACHELIER.

Volontiers. Quel est l'âge de la future?

DAMON.

Seize ans, cinq mois, quatre jours, trois heures et demie.

LE BACHELIER.

On ne marque point les heures, à cause de la difficulté de prouver la vérité du calcul.

DAMON.

J'ai prévu l'objection; voici l'extrait baptismal.

LE BACHELIER.

Il n'y a rien à dire. Mais quand les parties contractantes signeront le contrat, Mademoiselle Louise sera âgée de plusieurs heures de plus.

DAMON.

Cette observation, Monsieur le Bachelier, prouve un grand fond de sagacité. Ajoutez deux heures, car j'entends qu'à quatre heures et demie précises les signatures commencent. J'ai fait dire à mon monde d'être vers ce temps ici.

LE BACHELIER.

Occupons-nous actuellement du futur.

DAMON.

Voici l'embarras. Il y a cent amoureux, mais le coeur de ma fille ne semble balancer qu'entre deux. Il faudra me faire deux expéditions. L'une sera pour Daniel Ariste du Locle.

LE BACHELIER.

Mais ce sont les lettres initiales de vos noms. Daniel étoit d'ailleurs un prophète. Je parie que Monsieur est pour lui.

DAMON.

Vous ne vous trompez pas. La seconde expédition sera pour Paul Valère, aussi du Locle.

LE BACHELIER.

Paul ! Pour le coup, voici l'initiale de mon nom. Il ne réussira pas. Nous venons à l'essentiel, aux articles mêmes. La mode est aujourd'hui qu'on épouse les clauses du contrat, et non pas les personnes.

DAMON.

Je donne cinquante louis de rente, au cas que mes enfants quittent ma maison.

LE BACHELIER.

Ils n'iront pas bien loin avec cela.

DAMON.

Je leur donne cent louis, s'ils demeurent avec moi, mais faisant ménage à part.

LE BACHELIER.

Le plaisir de les savoir sous un même toit vaut bien, en effet, cinquante louis par an.

DAMON.

Je donne deux cents louis, et je les défraye de tout, s'ils vivent avec moi, et vivent en tout à ma manière.

LE BACHELIER.

Mais, Monsieur, qu'entendez-vous par votre manière?

DAMON.

J'entends qu'ils se lèvent, déjeunent, dinent, goûtent, soupent et se couchent à mon heure.

LE BACHELIER.

C'est un peu assujétissant.

DAMON.

J'entends qu'ils ne me troublent point dans les heures où je veux être seul.

LE BACHELIER.

Passe.

DAMON.

J'entends qu'ils me consacrent la partie du jour que je fixerai chaque matin.

LE BACHELIER.

Cela est déjà plus difficile.

DAMON.

J'entends enfin qu'ils contractent l'habitude de mesurer leur temps, et de compter leurs moments. Sans cela je ne meurs point tranquille; sans cela

je vois d'avance mes pendules et mes montres distraites l'une de l'autre, aliénées, dispersées, éparpillées dans les quatre coins du monde. L'idée seule m'en fait frissonner.

LE BACHELIER.

Par l'intérêt que vous m'inspirez, Monsieur, et par celui que vous prenez si vivement à cette riche et belle collection, ne soyez pas trop exigeant, et permettez-moi d'insérer quelque réservation. Le contrat pourroit être un jour accusé de nullité, parce que personne n'est tenu à chose impossible.

DAMON.

Mais quelle réservation me proposez-vous de concéder ?

LE BACHELIER.

La voici : „Sauf les cas d'urgence, de maladie grave et du service public.”

DAMON.

Ces cas d'urgence ne me plaisent guères. De jeunes époux donneront souvent à cette expression beaucoup trop de latitude. Vous riez.

LE BACHELIER.

Monsieur paroît avoir connu ces cas d'urgence. Il craint les interprétations extensives. Elles n'ont qu'un temps, elles n'ont qu'un temps.

DAMON.

Vous aimez la plaisanterie, Monsieur le Bachelier.

LE BACHELIER.

C'est la rocambole de notre état. Si, comme fesoit Démocrite, nous ne prenions pas l'habitude de rire des folies des hommes, on nous enterroiroit au moins tous les six mois. N'y auroit-il pas

de quoi tomber dans les accès d'une sombre hypochondrie , à dresser des testaments en faveur d'héritiers qui ne le méritent pas ; à rédiger des pactes nuptiaux entre gens qui s'achètent et se vendent réciproquement ; à minuter des contrats de société pour des sociétaires pleins de méfiance , dont aucun ne se fie à l'autre ; à projeter des marchés où chaque partie se réjouit en secret d'avoir surpris et surfait l'autre partie ; à stipuler des intérêts usuraire à l'égard de capitaux dont on ne toucha pas la moitié ; à styliser de beaux plans de réconciliation pour des personnes qui se mangeroient les yeux , si des yeux formoient un manger supportable ? Mais cessons de broyer du noir. Que portent les futurs en dot ?

DAMON.

Ce qu'ils voudront.

LE BACHELIER.

Ce qu'ils voudront ?

DAMON.

Oui , excepté de mauvaises montres et de mauvaises pendules. Écrivez.

LE BACHELIER.

Ce ne sera ni long à écrire , ni difficile à exécuter. Je vous assure que les rues ne sont point pavées de clauses semblables. (*Il écrit quelque chose de particulier.*)

DAMON.

Qu'écrivez-vous là , Monsieur le Bachelier ?

LE BACHELIER.

Je fais mon petit compte. Nous sommes si souvent trompés par les étrangers , que c'est une précaution nécessaire.

DAMON.

Le compliment est délicat.

LE BACHELIER.

Sauf toute application, Monsieur, sauf toute application. Mais étant homme d'ordre, vous sentez qu'il convient de se maintenir dans les bonnes habitudes.

DAMON.

Donnez. (*Il lit.*) „Pour être venu exactement à l'heure indiquée, un louis.” Monsieur Pistoufflet, c'étoit votre devoir.

LE BACHELIER.

Monsieur voudra bien considérer que j'ai renvoyé trois personnes qui venoient employer mes petits services.

DAMON.

Cela est au moins plausible. „Pour une consultation et la confection de notes préparatoires, trois louis, un louis par quart d'heure.” Monsieur Pistoufflet, vous m'écorchez. Retranchez un quart d'heure que m'ont fait perdre vos quiproquo, Retranchez un second quart rempli par vos inutiles digressions sur les lettres initiales de nos noms. Retranchez . . .

LE BACHELIER.

Monsieur est trop juste pour cela. Il y a un certain enchaînement dans toutes les consultations préparatoires, dont on ne peut rien soustraire. Que savons-nous, si ce n'est pas à l'aide de ce que vous taxez d'inutilité, que mon esprit a entrevu de quel danger seroit pour la validité du contrat, l'oubli d'une clause réservative ? D'ailleurs ? Monsieur, si

je mettois en ligne de compte le dédommagement d'une partie du temps que j'aurois pu passer aux Trois Rois, seriez - vous assez en fonds, pour le payer sonica ?

DAMON.

Vous verrez qu'il faudra encore ajouter un louis, pour le quart d'heure de justification. Voilà le montant de votre mémoire. A revoir dans une heure. N'y manquez pas. Il est temps de fondre la cloche.

LE BACHELIER.

Sans faute, Monsieur Damon. Ce sera à quatre heures de relevée.

SCÈNE IV.

DAMON, seul.

SONICA. Cet adverbe me plaît. Il tient du verbe *sonner*, et appartient de droit à mon dictionnaire. On apprend toujours en avançant en âge.

SCÈNE V.

DAMON ET VALÈRE.

VALÈRE.

Je me rends, Monsieur, ponctuellement à vos ordres.

DAMON.

Eh ! vous voilà bien en montres.

VALÈRE.

J'en ai une troisième dans une des poches de ma veste.

DAMON.

Je le vois à la chaîne et aux breloques. C'est toujours un acheminement. On commence par aimer le signe, et on finit par aimer la chose même.

VALÈRE.

Je ne puis plus vivre au hasard, comme j'ai fait jusqu'aujourd'hui. J'avoue que haïssant l'esclavage, je n'ai point aimé à être sujet à l'heure. J'avois du plaisir à n'arriver qu'au dessert, quand les convives se levoient de table; à n'arriver qu'à la fin du sermon, quand le monde commençoit à sortir de l'église. Mais votre exemple a été pour moi tout-puissant, électrique, contagieux.

DAMON.

Contagieux! Mon exemple, je pense, n'est pas une épidémie. Voilà au reste une conversion bien prompte.

VALÈRE.

Je compte jusqu'aux secondes. Mes démarches sont réglées, mes actions sont toisées, mes pas sont mesurés, mes pensées sont comptées, mes sentimens sont calculés.

DAMON.

Je comprends.

VALÈRE.

Il ne se passe pas de quart d'heure, que je n'aye tiré vingt fois mes montres, pour voir si je suis à point nommé à ce que je m'étois proposé de faire.

DAMON.

Vous faites sonner bien haut votre régénération. Mais, croyez-moi, n'outrons rien. Il faut faire vie qui dure. A propos, de quel ouvrier sont vos

trois montres ? Je vous plains si c'est ici que vous en avez fait l'emplette, et surtout d'un certain Berlinbreloque.

VALÈRE.

Nullement.

DAMON.

Je crains que vous n'ayiez été trompé. Ayez la complaisance de me les sortir. — Vous faites des façons, ce me semble. Je n'ai garde de croire que ce soient simplement des chaînes.

VALÈRE.

Me croiriez-vous capable de cette charlatanerie ?

DAMON.

Mais pourquoi se refuser à mon invitation ? Vous savez que j'aime cette sorte de bijou, et que même je ne m'y connois pas mal.

VALÈRE.

En voici une. Cela mettra fin à vos soupçons injurieux.

DAMON.

Me trompé-je ? — Elle retarde de plus de trente-cinq minutes.

VALÈRE.

Je l'aurai réglée sur quelque maudit cadran de ce pays.

DAMON.

Montrez-moi l'autre. — Parbleu ! celle-ci au contraire avance de vingt minutes.

VALÈRE.

Je l'aurai réglée sur quelque mauvais sablier. Je n'ai point encore pris l'habitude de les monter ensemble. Demain j'en fais le commencement.

DAMON.

Voyons la troisième. — Que diable celle-ci est arrêtée. — Dites-moi, Monsieur Valère, laquelle des trois suivez-vous? — Vous ne répondez pas. Je demande sur laquelle des trois vous calculez vos démarches, vos actions, vos pas, vos pensées et jusqu'à vos sentiments?

VALÈRE.

Je conjecture à peu près par le cours du soleil, laquelle des trois pourroit avoir raison.

DAMON.

Et celle qui ne va pas?

VALÈRE (*embarrassé*).

Hem... Quant à celle-ci, il faut, en vérité, qu'elle vienne de s'arrêter.

DAMON.

Cela ne se peut pas, car l'aiguille est à onze, et nous sommes bientôt à quatre.

VALÈRE (*avec humeur*).

Eh bien! elle va donc comme le soleil, quand il fait nuit, ou qu'il y a éclipse.

DAMON.

Fi donc, jeune homme, vous faites le badin, quand vous avez cherché à m'en imposer. En vous affublant ainsi de trois montres, vous avez cru me prendre par mon foible. Misérable supercherie!

VALÈRE.

De grace, pardonnez. L'amour fait faire bien des choses.

DAMON.

L'amour! Prouvez-moi que vous en avez.

VALÈRE.

VALÈRE.

Je ferai tout pour cela.

DAMON.

Allez de ce pas à ma fille. Dites-lui ce que vous venez de faire; et ajoutez de ma part, que je lui abandonne le soin de vous juger.

VALÈRE.

Monsieur — mais . . .

DAMON.

Allez, vous dis-je; point de réplique. J'ai d'ailleurs pris heure avec quelqu'un.

SCÈNE VI.

DAMON, seul.

IL s'en va penaud comme un fondeur de cloches. — Voici trois visites vraiment édifiantes, qui viennent de se succéder. Le sieur Berlinbreloque feint de savoir son art, pour m'escamoter une montre; le sieur Pistoufflet feint d'épouser mes intérêts, pour m'escamoter mes louis; le damoiseau feint de partager mes goûts, pour m'escamoter ma fille. — Feinte et escamotage, feinte et escamotage! voilà la vie.

SCÈNE VII.

DAMON ET L'HÔTESSE.

L'HÔTESSE.

AH, Monsieur Damon, où êtes-vous donc resté? Occasion pareille ne se présentera plus.

DAMON.

Je ne puis pas être partout à la fois. On ne sauroit en même temps sonner les cloches et aller à la procession. Nous irons au dessert ou au lever de table.

L'HÔTESSE.

Comment, lever de table ? Le Général est parti, bien parti. Je suis rendue. Je l'ai suivi, au moins des yeux, aussi loin que j'ai pu. A peine levé de table, il a ordonné qu'on mît les chevaux ; il a pris congé ; il s'est élancé dans sa voiture ; et fouet de cocher ! teratatra, teratatra, pitsch, patsch, houza, houza de toutes parts ! Le pont du Rhin en a craqué, comme s'il alloit s'enfoncer avec tout le monde qui le surchargeoit.

DAMON.

Cela me peine — cela me peine. C'est ce vilain Berlinbreloque, qui m'a porté malheur ! — Il me vient une idée. Un bon voyage à Paris, entrepris tout exprès, réparera cela. Et à coup sûr le Général en sera plus flatté, que si je n'avois ici que profité de l'occasion. — Cependant, le contrat de mariage ne sera pas honoré de sa signature. Cela me chiffonne ; car j'avois déjà fixé l'heure et la minute. Tant mieux peut-être. Mes jeunes gens en eussent été trop fiers. Dans ces têtes légères la mousse de l'orgueil monte et pétille facilement. Ils eussent fini par croire valoir plus que leur père. Tout pour le mieux ! Me voici consolé. — Mais, où est ma fille ?

L'HÔTESSE.

Elle vient. J'ai pris les devants, pour commander son dîner. J'avois eu soin de me munir d'une

bonne soupe, et de quelques tranches d'un excellent jambon.

DAMON (*à part*).

Tendre, sans doute, comme son bouilli.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, LISETTE ET CATEAU.

DAMON (*embrassant sa fille*).

BON jour, mon Enfant. Tu es donc bien contente.

LISETTE.

On ne peut l'être davantage.

DAMON.

Qu'as-tu donc vu ?

LISETTE.

Madame vous contera tout: Elle connoit le pays. Je suis d'ailleurs un peu distraite de mon caractère, et je ne l'ai pas mal été aujourd'hui.

DAMON (*à part*).

Ingénuité charmante !

L'HÔTESSE.

Quels yeux ! Des yeux qui perceroient les murailles. Je ne suis plus surprise de ce qu'il choisit si bien ceux qu'il emploie.

DAMON.

Cela est vrai ; chacun selon les vues particulières, que lui inspirent ses plans généraux.

L'HÔTESSE.

Je vous assure qu'ils m'ont fait baisser les paupières plus de vingt fois.

DAMON.

Effet de votre modestie, Madame Bonsecours ;
effet de votre modestie.

L'HÔTESSE.

Et cependant des yeux pleins de douceur , an-
nonçant un coeur qui n'est sévère qu'à regret.

DAMON.

Taille sans doute de géant ?

L'HÔTESSE.

Y pensez-vous, Monsieur. Est - ce avec l'épine
du dos et avec les jambes que l'on pense ? Il n'y
a que la mauvaise herbe qui croisse , et dans les
petits pots sont les bons onguents. Ces hommes ,
qui ne finissent pas , semblent toujours me parler
du haut de leur grandeur , ou me traiter de haut
en bas.

DAMON (*se redressant et considérant sa taille*).

Il n'y a pas de règle sans exception , Madame
Bonsecours. Entendez - vous. Charlemagne étoit
haut de taille : et La Fontaine , mon poète favori ,
l'étoit de même.

B'HÔTESSE.

Qui sait mieux que moi que toute règle a ses
exceptions ? Hélas , feu mon mari avoit près de
sept pouces.

DAMON.

Poursuivez. Chacun doit être content de sa me-
sure , courte ou longue , et surtout ne point criti-
quer celle d'autrui.

L'HÔTESSE.

A peine arrivé il a accueilli une députation du
Conseil , et il a écouté avec beaucoup d'attention
un fort beau discours.

DAMON.

Très-long sans doute.

L'HÔTESSE.

Passablement. Un peu de tout. J'ai entendu, malgré la foule et le brouhaha, *guerre*, *visage*, *héros*, *victoire* et *olive*. Ce discours étoit de la bonne plume, et il avoit été vu, revu, corrigé et augmenté.

DAMON.

Et la réponse ?

L'HÔTESSE.

Courte et bonne. J'ai très-bien distingué les deux premiers mots, et j'étois déjà dans le ravissement.

DAMON.

Ce qui me plaît en lui, c'est qu'il calcule si bien son temps. Quand il a dit : „ Demain, à trois heures, je battrai l'ennemi ; ” le lendemain, à trois heures sonnées, l'ennemi est battu.

L'HÔTESSE.

Monsieur seroit bon Général.

DAMON.

Quand il se rend quelque part, savez-vous ceux qu'il commande ?

L'HÔTESSE.

Quelques génies aériens ?

DAMON.

Bien mieux que cela. Il dit : „ Que mon nom me devance, et la gloire me suive. ” Cela a lieu à la minute. Ils arrivent tous trois ensemble. — Dites-moi, je vous prie, une chose. Avoit-il des montres ? Ces montres rivalisent sans doute avec

les miennes. Ne croyez pas au moins que j'en sois jaloux.

L'HÔTESSE.

Eh, Monsieur! Croyez - vous que je sois femme à promener d'indiscrets regards sur les goussets. de qui que ce soit. D'ailleurs, il s'est bientôt mis à table. Oh, quand on a bu à sa santé, et que les assistants fesoient *houza* ! et que l'orchestre jouoit quelque marche triomphale, j'ai toujours fait chorus. J'ai la voix forte, quand je m'en mêle.

DAMON.

Bien ! Il y a donc eu des rasades ?

L'HÔTESSE.

Peut - on diner autrement ? Cela relève la conversation, qui languit. J'oubliois l'essentiel. Il étoit assis entre deux Chefs d'État.

DAMON (*faisant l'émerveillé*).

Entre deux Chefs d'État !

L'HÔTESSE.

Oui, côte à côte. (*d'un air de confidence*). Vous sentez bien qu'ayant été Généralissime, et se trouvant revêtu du caractère d'Ambassadeur au Congrès de Rastadt, on ne pouvoit guères faire moins.

DAMON (*la persiflant*).

J'entends, Madame Bonsecours. Ses lauriers l'ont rendu digne d'être assis entre ces deux Magistrats.

L'HÔTESSE.

C'est cela - même.

DAMON.

Ses victoires lui ont valu le plaisir de leur conversation.

CATEAU (*en riant*).

Ou l'ennui. II)

L'HÔTESSE.

Mademoiselle, je vous prie de parler avec plus de respect de ceux qui nous gouvernent. Sachez que chaque année, à la Saint Jean, en présence du peuple assemblé, sur une estrade dont les avenues ont été jonchées de fleurs et de palmes, après des discours pleins d'éloquence et d'éloges, et au bruit des clairons, des trompettes et des fanfares, on leur met une couronne sur la tête, haute de plus d'un pied et deux pouces. Je ne vois jamais cela que dans mon petit coin, et par un mouvement irrésistible, je ne m'incline jusqu'à terre. (*Elle fait une profonde révérence*).

DAMON.

Taisez-vous, Cateau. Madame à raison. C'est une bonne Citoyenne, qui prend le parti de son Gouvernement.

L'HÔTESSE.

N'est-ce pas? J'exige qu'on ménage en ses propos ceux qui me permettent de vivre et de gagner mon pain, honnêtement s'entend.

DAMON.

Bonne réserve. L'allégresse étoit donc universelle. Elle me réjouit le coeur. Je dis plus; elle finiroit par me réconcilier avec votre cadran.

L'HÔTESSE.

Vous ne vous moquerez donc plus de nous.

DAMON.

Il faut savoir, Madame, entendre le badinage. Connoissez-moi mieux. Je préfère cent fois

d'innocents ridicules qu'accompagne un coeur bon , sensible et droit , à ces égoïstes qui ne prêtent jamais à rire, et dont le coeur n'est que dol et méchanceté. 12)

L'HÔTESSE.

Paroles d'or , Monsieur Damon , que je vais faire écrire en gros caractères sur la porte de ma salle à manger. Il y vient quelquefois des convives, très-braves gens d'ailleurs, mais chatouilleux comme de jeunes filles , qu'un mot fâche , déconcerte, et met en désarroi.

DAMON.

Et qui peut-être en aiment d'autant à turlupiner les autres.

L'HÔTESSE.

Vous pourriez ne pas vous tromper,
(*Jeannot entre*).

CATEAU À JEANNOT.

Nous te suivons (*à Lisette*). Venez, Mademoiselle Lisette; on a servi. Vous êtes à jeun comme moi. Mon estomac sonne depuis longtemps l'heure du dîner.

SCÈNE IX.

DAMON ET L'HÔTESSE.

L'HÔTESSE (*d'un air mystérieux*).

JE n'osois tout dire , devant cette bavarde de Cateau. Savez-vous encore pourquoi on l'a si bien placé ?

DAMON.

Je ne suis point initié dans vos secrets d'état.

L'HÔTESSE.

Un profond Politique qui fréquente notre maison, et qui devine tout ce que le Magistrat a dans l'esprit, comme s'il assistoit aux séances, ce Politique m'a confié qu'on avoit si bien placé l'illustre voyageur, d'abord pour le mieux observer et empêcher qu'on ne lui parlât, ensuite pour le sonder adroitement. 13)

DAMON (*la persiflant*).

Bon ! — Lui tirer , comme cela , finement , les vers du nez.

L'HÔTESSE.

Oui , oui. Convenez que c'est bien vu.

DAMON.

Accrocher quelque mot.... quelque syllabe.... quelque mouvement, qui laisse entrevoir de loin, ce qu'on va faire à Rastadt. *In vino veritas.*

L'HÔTESSE.

Vous avez mis le doigt dessus. Tatigué ! nous ne sommes pas nés d'hier.

DAMON.

Eh bien , Madame Bonsecours , votre Politique n'a pas le sens commun , et je le lui soutiendrais en face. Voilà donc comme on juge ceux qui gouvernent ! C'est en vérité , un bien triste métier que d'être au timon des affaires.

L'HÔTESSE.

Pas tant triste, Monsieur Damon , pas tant triste, et je m'en accommoderois fort bien. Mais profitons du moment où j'ai l'honneur d'être seule avec vous. Je vois que vous avez bonne espérance, et cela me rend plus qu'heureuse. Je vous confie — Devinez quoi. — J'ai des oracles tout à fait extraordinaires.

DAMON.

Eh mais — J'ai aussi certains pressentiments presque incroyables, et qui s'accordent avec certains jeux de pendules, que je consulte, lorsque je ne vois point clair dans l'avenir, et qu'il faut pourtant que j'y voye, pour pouvoir me décider. Cependant, qu'entendez-vous par vos oracles?

L'HÔTESSE.

Secret pour secret. Mais vous serez discret.

DAMON.

Je n'en sonnerai mot.

L'HÔTESSE.

Eh bien, j'ai piqué trois fois, avec une belle aiguille d'or, dans trois livres de formats différents; et les trois fois ont amené un même résultat. Cela tient du prodige. 14)

DAMON.

Qu'avez-vous donc piqué trois fois?

L'HÔTESSE.

Trois noms célèbres des anciens temps. Je vous les dirai à l'oreille, car les murs pourroient parler, et m'accuser de violer la neutralité promise aux puissances belligérantes. (*Elle lui dit quelque chose à basse voix*). N'est-ce pas vraiment inconcevable?

DAMON.

Oh, oui. C'est pour moi du grimoire.

L'HÔTESSE.

Comme vous, au premier moment, je n'y voyois goutte. Mais la voisine, qui est du secret, a deviné aussi juste, que si un ange le lui eût révélé. Elle a même achevé de m'en convaincre, en me

faisant observer, que tout oracle, pour être vrai, doit être obscur.

DAMON.

Vous parlez comme un livre, comme un second Fontenelle.

L'HÔTESSE.

Mais damm ! Ceux qui mangent chez nous parlent de tout, et j'accroche par-ci par-là quelque bonne idée. Vraiment, cela forme l'esprit que d'être à table d'hôte.

DAMON.

Mais revenons à nos moutons. Qu'a deviné la voisine ?

L'HÔTESSE.

C'est notre secret. Nous nous sommes promis de ne le dire que quand l'oracle seroit accompli. Confiez moi actuellement ce qu'ont dit vos sentiments d'accord avec les rouages de vos pendules. Je meurs d'impatience.

DAMON.

Je n'ai rien de bien déterminé. Il y aura de grandes choses, mais la véritable heure de notre béros n'est point encore venue. Dans la suite des temps la postérité refusera de croire ce dont nous aurons été témoins. — Oui, je pressens qu'un jour l'histoire de sa vie formera le pendant de la Mythologie. — Un Prince célèbre a dit : „ J'ai perdu un jour „, il en vient un qui dira : „ J'ai perdu une heure. „ — Mais, en vérité, je crois, Madame, que vous écrivez ce que l'enthousiasme vient de m'inspirer.

L'HÔTESSE.

Je n'en perds pas une syllabe.

(DAMON.

Brave Dame ! Encore un coup , vous me réconciliez avec votre cadran , s'il n'y en avoit qu'un pour tout le Canton.

L'HÔTESSE.

Nous verrons. Il y a un temps pour tout. 15)

DAMON.

J'en accepte la promesse. Mais on frappe.

(*On frappe à la porte*).

Entrez. (*à l'hôtesse*) Dites , s'il vous plaît , à ma fille , à Ariste et à Valère , qu'ils aient à se rendre ici dans cinq ou six minutes.

SCÈNE X.

DAMON ET LE BACHELIER.

LE BACHELIER.

Vous voyez, Monsieur Damon , que je suis homme de parole , et que vous n'avez point semé sur une terre ingrate. Voici les deux expéditions.

DAMON.

Vous êtes un homme parfait. Bon ! Vous avez laissé en blanc les minutes et les secondes.

LE BACHELIER.

J'ai eu soin d'espacer si exactement ces mots , que , si le cas échoit , vous pourrez y écrire facilement deux fois cinquante-neuf, cinquante-neuf.

DAMON.

Peu s'en faut , que je ne vous invite à vous établir au Locle. — Mais quel est ce papier que vous tenez encore ?

LE BACHELIER.

C'est une petite annexe au mémoire de ce matin.

DAMON.

Comment , Monsieur Pistoufflet, encore la rubrique d'être venu exactement ? Encore une consultation ? Puis , votre signature , votre papier , vos sceaux , votre cire , vos cordons de soie , vos houp-pes , et un et cétera. Le tout , six louis et demi. Rien que cela.

LE BACHELIER.

L'article de mon exactitude a les mêmes motifs que tantôt. En me rendant ici mon étude étoit encombrée de clients , qui criailloient après moi , comme de petits poussins piaillent après leur mère. Quant à l'*et cétera* qui paroît vous scandaliser , il signifie les plumes , le canif , l'encre , le sable , le grattoir , la sandaraque , la bougie , le chandelier , les mouchettes , le briquet , la pierre à fusil , l'amadou , l'allumette , le loyer de la chambre , l'ameublement , le frotteur , le chauffage , le portier. Que d'objets pour si peu de chose ! Je passe à dessein sous silence la rubrique de la seconde consultation , et je prie le ciel qu'il rende ma présence inutile. Mais , croyez - moi Monsieur , on peut avoir besoin du Notaire , aussi long - temps qu'un contrat n'est pas signé de toutes les parties , et que même les articles principaux n'en sont pas consommés.

DAMON (*en le payant*).

Soit donc ! On me feroit accroire dans ce pays que des vessies sont des lanternes , comme on a voulu me prouver , que midi étoit une heure. (*Il met une des expéditions dans une poche , et l'autre dans l'autre poche.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LISETTE, ARISTE,
L'HOTESSE, CATEAU ET JEANNOT.

L'HÔTESSE.

J'AI fait chercher inutilement Monsieur Valère. Il n'étoit ni dans sa chambre, ni chez les voisins, ni à la promenade du quartier.

CATEAU (*à part*).

Voilà mon amoureux et mes cent louis de flambés.

L'HÔTESSE.

Serois-je de trop ?

DAMON.

Point du tout, Madame Bonsecours. Il est bon qu'il y ait des témoins. Asseyons-nous. (*à part à l'hôtesse*). Vous pousserez un peu à la roue quand il en sera temps. Jamais une cloche ne sonne d'elle-même, si quelqu'un ne la tire.

A'HÔTESSE.

Laissez-moi faire. Je prendrai le style qui convient en pareille occurrence. (*On s'assied, le Bachelier à la droite de Damon, Lisette à gauche de son père, puis l'hôtesse, Ariste, Cateau et Jeannot*).

LE BACHELIER (*à part à Damon*).

Je vous avertis que la bonne expédition est à ma gauche.

DAMON (*à sa fille*).

Ma chère Lisette je te l'ai dit en route, et je te l'ai répété ce matin; il est temps de te marier, et c'est le jour d'aujourd'hui qui doit décider de ton

sort. Je me fait vieux, tous les jours, toutes les heures davantage ; et l'idée que je pourrois mourir d'une goutte remontée, ou d'un coup d'apoplexie sanguine ou séreuse, sans t'avoir vu établie, m'inquiète, me tourmente, me rend souvent malade, me trouble l'esprit, m'ôte le sommeil, me dérange en un mot depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

L I S E T T E.

Je vous répète, mon Papa, que je ne veux point me séparer de vous. Je me croirois seule dans le monde, si je ne vous avois pas.

D A M O N.

Mon bon enfant, je te sais gré de pareils sentimens, et j'en ai la larme à l'oeil. Mais il est dans l'ordre de la nature, que tu me survives ; et alors tu seras bien plus isolée , si tu n'a ni mari, ni enfans. Tu sais que j'ai une toux cruelle ; (*il tousse*) une toux qui quelquefois me suffoque. Si je venois à succomber à un de mes accès, qui te conseilleroit, qui te guideroit dans le choix d'un mari ? Seroit-ce une soubrette intéressée ? A Dieu ne plaise que ma fille, l'objet unique de tout mon amour, mon enfant, mon propre sang, celle qui sortit de mes reins et de la moelle de mes os, puisse un jour se reprocher d'avoir préféré une demoiselle Cateau à son père, à ce père qui auroit donné sa vie pour elle, à ce père qui la chérissoit comme la prunelle de ses yeux, à ce père qui ne comptoit que par elle les heures, les minutes, et les secondes. Ah ! tu ne m'as jamais donné de mauvaises heures, tu continueras de même. (*Il fait signe à l'hôtesse.*)

L'HÔTESSE.

Ah, mon Dieu, quel bon père ! Les larmes me coupent le sifflet. Il vous aime comme ses petits boyaux. — J'ai le cœur fendu. — Non, Mamselle Lisette est trop bien née, pour lui causer un pareil crève-cœur. — Bon ! Elle pleure — elle sanglote. Je lis dans ses yeux qu'elle consent à faire nœces. Pas vrai, ma chère Demoiselle ? Vous me procurerez l'honneur et le plaisir, que c'est chez moi, dans ma maison, dans ce salon, qu'une affaire si heureuse a été baclée. J'ai été à peu près dans la même situation. Je suivis les conseils de feu mon papa. Chaque jour j'en bénis le ciel. Je suis là tranquille, autour du cœur. Eh bien, une bonne résolution.

DAMON (*à part au Bachelier*).

C'est une brave femme que cette Madame Bonsecours.

LE BACHELIER (*à part à Damon*).

La perle des femmes.

L'HÔTESSE.

Répondez mon enfant. Il ne faut pas de longues phrases. Un *oui*, un petit *oui* suffit.

LISETTE (*pleurant à chaudes larmes*).

Eh bien — mon papa — puisque cela vous fait plaisir — je me marierai.

DAMON.

Tu me rends à la vie. Quant à notre séparation, sois hors de souci. J'ai dans ma poche de quoi te tranquilliser, et les articles du contrat sont conçus de manière que nous sommes inséparables.

LE BACHELIER (*à part à Damon*).

Je vous répète que le bon est à ma gauche.

DAMON.

Le ciel te bénira de cette résolution. Tu sais que parmi les cinquante épouseurs qui se sont présentés, il n'y en a, en conscience, que deux auxquels il soit permis de songer : Ariste, que voici ; et Valère, qu'on attend. Quel est ton choix ?

L'HÔTESSE.

Je n'aime point ceux qui se font attendre. C'est un mauvais pronostic.

DAMON (*à part au Bachelier*).

Femme impayable !

LE BACHELIER.

La couronne de son sexe ! — Le bon contrat est à ma gauche.

DAMON (*à Lisette*).

Choisis mon enfant. Réponds par la franchise à ma tendresse pour toi. Voici la demi-heure qui va sonner, où j'ai résolu de signer ton bonheur. Tu sais quelle importance j'attache à ce que les choses se fassent à l'heure que j'ai déterminée. Réponds. Il n'y a plus que quarante-cinq secondes. Sonica.

LISETTE (*en sanglottant*).

Mon choix sera le vôtre.

DAMON.

Brave Lisette !

L'HÔTESSE.

Les anges du ciel tressent des couronnes pour votre tête.

DAMON

(à part et s'asseyant à la table à écrire).

Il va sonner quatre heures et demie. — Le Notaire m'a dit la gauche. — Je n'ai pas le temps de lire. — Achéons avant que le second coup ait sonné. Minutes, point. Secondes, cinq. *(Il se lève, présente la plume à sa fille, lui donne un baiser sur le front, et la conduit à la table.)*

LISETTE.

(Elle s'assied, parcourt d'un oeil curieux le contrat, et se renverse dans le fauteuil).

Mon Dieu! — La plume me tombe des mains — Je ne signe pas — Je n'en ai pas la force.

DAMON.

Père malheureux!

L'HÔTESSE *(à part)*:

Fille ingrate et perfide!

ARISTE.

Je suis le plus infortuné des mortels.

CATEAU *(à part)*:

Je triomphe.

LE BACHELIER.

Comme le père ou la fille ont su cacher leur jeu!

JEANNOT

(qui étoit sorti, revient avec de l'eau vulnérable).

Voici de l'eau d'arquebusade. C'est aujourd'hui la journée des évanouissements.

LE BACHELIER.

Imbécille! Cette eau n'est bonne que pour les blessures et les contusions.

JEANNOT.

Eh bien, n'y a-t-il pas ici blessures et contusions au coeur ?

LE BACHELIER.

Va chercher de l'eau des carmes déchaussés.

JEANNOT.

Je n'aime ni les pieds nus, ni les pieds plats.

LE BACHELIER.

Tais-toi. En voici un qui entre.

JEANNOT (*en s'en allant*).

Quand on parle du loup, on en voit la queue.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS ET VALÈRE.

VALÈRE.

ON me fait chercher partout, comme si j'allois décamper. Ne me sera-t-il pas permis de parcourir la ville ? Me voici. — Mais, qu'y a-t-il donc ?

DAMON (*bas au Bachelier*).

Délivrez-moi de ce scélérat. Je serai reconnoissant, sonica. Démêlez-moi cette horrible fusée.

LE BACHELIER (*bas à Damon*).

Remarquez bien, Monsieur Damon, que c'est vous qui l'avez mêlée. Je vous l'avois bien dit, que vous pourriez encore avoir besoin de mes consultations.

CATEAU.

Venez Valère ; vous n'avez qu'à tinter, et nous sommes à vous.

VALÈRE.

Comment ?

CATEAU.

Faites la demande en forme. Vous l'emportez sur Ariste.

VALÈRE.

Je m'y attendois.

CATEAU.

Lisette a refusé de signer un contrat qui l'enchaînoit au sort de votre rival.

VALÈRE.

Ne te l'avois-je pas dit ? (*bas*) Tu auras tes cent louis et ton amoureux.

LISETTE (*d'une voix étouffée*).

Non, non.

CATEAU (*au Bachelier*).

Soyez pour nous. Vous ne vous en repentirez pas.

VALÈRE (*au Bachelier*).

Favorisez-moi. Votre fortune est faite.

LE BACHELIER (*à part*).

Oh, l'excellente journée ! Cela vient de tous côtés. (*haut*) Ou je n'entends pas mon métier, ou il y a du quiproquo dans tout ceci. Monsieur Damon, de quelle poche avez-vous tiré le contrat ?

DAMON.

Eh parbleu, de ma poche gauche, de celle que vous m'avez indiquée jusqu'à trois fois.

LE BACHELIER.

Eh mon dieu ; en parlant de gauche, je parlois de moi. Ma gauche étoit votre droite.

VALÈRE

(s'approchant de la table, se saisit du contrat).

C'est ma propriété. Elle est munie de la signature de Monsieur. Tout est en bonne et due forme. On y trouve jusqu'aux secondes.

DAMON.

Je m'arracherois les cheveux.

LE BACHELIER *(bas à Damon).*

Offrez cent louis à Cateau, et autant à Valère pour ses fraix de voyage.

DAMON.

Et je suis débarrassé d'eux ?

LE BACHELIER.

J'en fais mon affaire. Je connois nos loix et ordonnances, et sais le trantran de mon métier.

DAMON.

En voici la valeur en effets solides et au porteur.

LE BACHELIER

(à part à Valère et à Cateau).

J'ai votre affaire à vous deux. J'en garde la moitié, ou vous n'aurez rien. Sachez au reste que les articles du contrat sont défavorables, et vous conviennent moins que cinquante bons louis comptant.

DAMON.

Lisette, Lisette. — Reviens à la lumière. Je le vois, nos deux coeurs sont d'accord. C'est un faux contrat qui t'a été présenté.

L'HÔTESSE.

Oui, mon ange; oui, mon chou; oui, mon petit toutou.

ARISTE.

Je passe du fond de l'abyme au comble du bonheur.

LISETTE.

Où suis-je ?

DAMON.

Mon enfant, voici le contrat que j'avois intention de te présenter. Le nom d'Ariste s'y trouve. Je signe. — Signez, Aristes. — Et toi, signe actuellement. — Bravo ! — Embrasse-moi.

VALÈRE.

J'y mets empêchement, et vous assigne tous à demain par devant le Juge.

LE BACHELIER.

Et moi, j'y comparoitrai au nom de Monsieur Damon, de Mademoiselle sa fille et de Monsieur Aristes; et je vous y ferai rentrer dans le néant. Il y a eu surprise. Que dis-je ? Il n'y a même eu que méprise.

(Il glisse à Valère un rouleau de billets, et lui reprend le premier contrat).

VALÈRE *(à part)*.

Bon. Le compte y est. *(haut)* Je vois que je suis superflu ici, et j'ai l'honneur de saluer la compagnie.

SCÈNE XIII.

DAMON, LISETTE, ARISTE (*aux pieds de Lisette qui est encore dans le fauteuil*), L'HOTESSE (*donnant des eaux de senteur à Lisette*), LE BACHELIER ET CATEAU.

DAMON (*bas au Bachelier*).

Vous m'avez délivré d'un grand fardeau. Je serai reconnoissant. (*Il retourne à sa fille qu'il aide à se lever*).

LE BACHELIER (*bas à Cateau*).

Tu auras tes cent louis. Je me contente des cinquante de Valère, et de ce que ton respectable maître m'a promis. Dispose le à être magnifique.

CATEAU.

Que ne parloit-on plutôt?

DAMON.

Enfin tout est arrangé. Lisette est l'épouse d'Ariste, et Ariste devient mon gendre. Mais demain nous n'en partons pas moins pour la Forêt-Noire, à sept heures du matin, au son de la cloche.

LE BACHELIER.

Eh, qu'y faire, Monsieur?

DAMON.

Y faire emplette d'excellents Reveille-matin en bois.

CATEAU.

Le meilleur et le plus sûr sera sans doute l'amour.

LE BACHELIER.

Celui-ci, ma bonne, se détraque par fois.

L'HÔTESSE.

Je me recommande très-humblement pour le retour.

DAMON.

Cela n'est que juste, Madame Bonsecours. Et c'est même chez vous que les noces doivent se célébrer.

(*Il se retire avec ses enfants*).

L'HÔTESSE.

Quel festin je vais préparer ! Dès demain j'accapare tout ce qu'il y a de rare et de bon au marché et chez tous les traiteurs. Quand le voisin, l'hôte de la Corneille, verra arriver toutes ces provisions chez moi, il en crévera de dépit.

(*Elle sort*).

LE BACHELIER.

Comme ma digne épouse va se récrier de joie ! Elle apprendra qu'elle n'est pas la seule qui fasse bouillir la marmite. Elle se vante de m'attirer les clients. Aujourd'hui ma réputation seule m'a fait mander ici, et mon génie seul en a si bien profité.

(*Il sort*).

CATEAU, seule.

Ainsi va le monde. Damon, pour être observateur trop scrupuleux de l'heure, laisse échapper l'occasion si rare de voir un grand homme, et touche au moment de se rendre, lui et sa fille, malheureux. Valère pour n'avoir suivi ni l'heure de personne, ni la sienne, a manqué une femme jolie, jeune et riche. Ariste et nous, qui nous som-

mes prêtés aux circonstances, nous avons ce que nous voulions. Ariste épouse celle qu'il aimoit; moi, j'obtiens mon amoureux, et par ricochet mes cent louis; l'Hôtesse va avoir chez elle nûces et festins; le Bachelier a fait ses choux gras de tout cela. Vivent ceux qui savent l'heure, quand il est nécessaire! — Chut! Il est temps de finir, car il sonne cinq heures, et c'est l'heure du goûter. Cependant, Messieurs, s'il s'agissoit de faire une bonne action, ne goûtez, je vous prie, que lorsqu'elle sera faite.

F I N.

NOTES.

1.

Page 8. Les particuliers ne doivent pas en savoir plus que les hommes en place.

Jeannot, à ce qu'il paroît, avoit puisé ses principes dans la politique banale de bien des gens. Il ne s'en trompe pas moins. La barbarie d'un peuple dont la raison n'est point exercée, gagne insensiblement les premières classes, par l'influence de tant d'êtres d'un rang inférieur avec lesquels elles communiquent habituellement. Ce n'est pas tout. L'opinion que celles-ci ont de leur supériorité relative, rend présomptueux et indolent, met un vain prix à cent choses qui n'avancent en rien la prospérité, la stabilité de l'État, fait négliger l'éducation de la jeunesse, et persuade, surtout aux mères, que leurs enfants en sauront toujours assez pour valoir plus que les autres. D'ailleurs, ce ne sont pas les lumières qui portent à se roidir contre l'oppression. L'oppression se fait sentir sans le secours des livres, et à l'aide seule des cinq sens et d'un certain principe d'équité naturelle, que l'Auteur de la nature a placé dans tous les cœurs. L'idée

qu'on s'en forme est souvent même exagérée , en raison de l'ignorance et de la crédulité de ceux qui s'en plaignent ; et la résistance éclate alors avec des suites d'autant plus funestes , qu'on s'étoit attaché à détériorer la majeure partie de la nation. En un mot , aimer à vivre au - dessus d'êtres dégradés , est un mauvais calcul politique. Avec quelle satisfaction ne voit-on pas les Souverains en Europe travailler à l'envi à mettre les sciences et les arts en honneur , et à répandre jusque dans les dernières classes l'instruction dont elles sont susceptibles !

2.

Page 24. . . . que je n'y reconnois plus rien.
N'en seroit-il pas de même de bien des méthodes d'enseignement ?

3.

Page 25. . . . qui aimoit à faire ripaille.
Le concile de Bâle déposa en 1439 , 25 juin , le pape *Eugène IV* , et élut à sa place , les 5 et 17 novembre , *Amédée* , duc de Savoie , qui s'étoit retiré à *Ripaille* , bourg sur le lac de Genève , pour y mener une vie agréable , ce qui a rendu le mot *Ripaille* synonyme de bonne chère , réjouissance , festins et jeux.

4.

Page 25. . . . pour une bonne semaine.
L'enthousiasme naïf de l'hôtesse pour tout ce qu'elle appelle curiosités de sa ville , ne s'applique pas seulement aux villes du troisième , mais même à celles du premier ordre. Que d'habitans des capitales ne méprisent les provinces , que parce qu'ils s'enthousiasment sans distinction pour tout ce qu'ils ont vu et voient autour d'eux.

5.

Page 39. . . . qui dorment en manuscrit.

L'Auteur de cette comédie est aussi l'auteur de l'Histoire de Bâle que l'Hôtesse accommode si mal. Au reste, elle avoit été mal instruite. Ce fut au contraire la faction des *Perroquets*, qui exila, en 1271, celle des *Porte-étoiles*, laquelle rentra à Bâle en 1273, après l'élection de Rodolphe de Habsbourg. La Tribu des Chevaliers et autres Nobles étoit divisée en deux factions : celle des *Perroquets* pour l'Évêque, et celle des *Porte-étoiles* pour l'autorité impériale, et en particulier pour Rodolphe de Habsbourg, pendant l'inter règne qui précéda son élection. Mais on demandera pourquoi je n'ai pas fait dire exactement à l'Hôtesse ce que porte l'histoire. J'ai voulu indiquer par là qu'on apprend mal les choses, quand on ne les apprend pas soi-même, et que ce qu'on appelle *tradition* se compose ainsi insensiblement de mille notions à demi fausses, dont la postérité ne sait plus comment se tirer. J'ai voulu en même temps indiquer de quelle manière souvent l'opinion publique se forme sur le compte d'un ouvrage; car le mot *perroquet* ne se trouve point à la page 403 du 1.^{er} Volume de mon Histoire de Bâle, où est l'endroit que l'hôtesse a en vue.

6.

Page 60. . . . de stériles sablons.

Si la suite ne l'avoit exigé autrement, les deux derniers vers seroient : „ Emule méprisé d'insectes ténébreux, Laboure tristement un sable infructueux. ”

7.

Page 61. . . . de Boileau.

Boileau a dit (*Épître III*, v. 58, 59 et 60.) : „ Le

blé pour se donner , sans peine ouvrant la terre ,
n'attendoit point qu'un boeuf, pressé de l'aiguillon ,
Traçât à pas tardifs un pénible sillon.”

8.

Page 61. . . . ni Pégase rétif.

Le commencement de l'art poétique , que Damon défigure ici contient les vers suivans : „ C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire Auteur pense de l'art des vers atteindre la hauteur , s'il ne sent point du Ciel l'influence secrète , si son astre en naissant ne l'a formé Poète ; dans son génie étroit il est toujours captif , pour lui Phébus est sourd , et Pégase est rétif.”

9.

Page 96. . . . de notre confrérie.

La tribu du sieur Berlinbreloque n'est pas la seule association au monde où ait régné l'esprit de corps , de parti , de clique , de coterie. Il peut se retrouver jusqu'auprès des marches du trône. Plus d'un État , grand ou petit , lui a dû sa chute. Il commence par l'opinion ramenée à ce peu de mots : „ Nous et les nôtres , nous formons seuls la patrie.” Un Gouvernement est d'autant plus grand qu'il en découvre l'existence , et qu'il a assez de caractère pour n'en point être influencé.

10.

Page 103. . . . cela rimeroit trop avec animalcule.

Il seroit à désirer que les titres fussent pris d'attributs réels , essentiellement attachés à la dignité dont on est revêtu , ou à la place qu'on occupe. Ainsi , les titres de Majesté , d'Altesse , de Puissance , d'Eminence , ne choquent point , parce qu'en effet ceux qui se trouvent aux degrés supérieurs de l'autorité ,

sont réellement grands , élevés , puissants , éminents. Ces expressions forment des espèces de synonymes des noms mêmes de la dignité , et elles peuvent quelquefois servir à donner du nombre à l'élocution. Mais il en est bien autrement de titres qui révélant l'idée de qualités purement personnelles , doivent nécessairement varier selon les individus. Ils font rougir celui qui ne s'en croit pas digne ; ils bouffissent d'orgueil celui qui se persuade qu'il les mérite ; ils finissent par devenir de vains sons qui frappent l'air , et consomment inutilement une partie du temps des séances. Plusieurs s'en plaignent ; mais l'usage a ordinairement un sceptre de fer pour les choses qui ne sont pas précisément les meilleures.

11.

Page 119. Ou l'ennui.

L'Auteur de cette comédie étoit l'un de ces Magistrats. Il prend pour lui toute la signification du mot *ennui*, dont se sert l'impertinente Cateau. Au reste , je connois assez bien mon ancien Collègue , pour être persuadé qu'il est le premier à rire de cet innocent badinage , lequel ne lui fera pas plus de mal qu'à moi.

12.

Page 120. . . . et dont le coeur n'est que dol et méchanceté.

Que ceci , une fois pour toutes , serve de réponse à ces écrivains malévoles ou superficiels , qui cherchent à jeter un jour défavorable sur mon Canton. On y trouve sans doute , comme partout ailleurs , des vices individuels , des travers , des foibles plus ou moins reprehensibles. Mais dans aucun pays peut-être il n'y a proportionnément autant de bienfaisance et d'empressement à rendre service ; autant de sup-

port, et de ces égards réciproques qui forment le ciment de la vie sociale; autant de calme dans les mœurs, soit publiques, soit domestiques; autant de cet esprit d'une douce égalité, qui tempère l'effet des nombreuses différences que mettent entre les hommes la nature elle-même, les rapports de subordination nécessaires à l'ordre général, les succès de l'industrie, et les caprices de la fortune. Dans aucun pays peut-être il n'y a proportionnellement moins d'exaltation dans les passions malveillantes; moins de subterfuges et de réservations mentales dans les affaires; moins de morgue, de sottise suffisance, de coups d'oeil altiers, d'airs à prétentions, de manières dédaigneuses; moins de penchant pour toute jouissance qui ne seroit que jouissance d'ostentation.

13.

Page 121. . . . pour le sonder adroitement.

Cette réponse fut effectivement faite à un étranger de considération, qui s'avisait de censurer le cérémonial observé; et cet étranger eut la bonté de se tranquilliser.

14.

Page 122. Cela tient du prodige.

Il y a des détails de l'intérieur des maisons qui en disent quelquefois plus que des actes publics. Un étranger faisant dans la soirée son cours de visites, trouva trois familles occupées à tirer l'horoscope, chacune à sa manière. N'y a-t-il rien à craindre à Rastadt, ou sur la route? Telle étoit la première question, à laquelle il falloit que les livres, les cartes ou les dez répondissent.

15.

Page 124. Il y a un temps pour tout.

En effet, deux mois plus tard, savoir, le 22 Janvier 1798, le Grand-Conseil décréta qu'il n'y auroit

qu'un cadran pour tout le Canton. Il avoit aboli, deux jours auparavant, le 20 Janvier, les privilèges héréditaires des Bourgeois du Chef-lieu, tant politiques, ecclésiastiques, militaires, littéraires et civils, que pécuniaires, mercantils et industriels. Le 1er Février d'après, les horloges sonnèrent comme partout ailleurs en Europe.

ERRATA.

Page 30, bien *de* soin; lisez bien soin.

Page 55, que je ne touche de la monnoie; lisez que je ne palpe de la monnoie.

Page 61, j'aurai dit; lisez j'aurois dit.

Page 68, je n'aurai; lisez je n'aurois.

Page 70, qui lui arrivoit; lisez qui lui arrive.

Page 75, le cafetier; lisez le cafier.

Page 104, de mon nom; lisez de mon fichu nom.

Page 127, sans t'avoir *vu* établie; lisez sans t'avoir *vue* établie.

Page 140, ne les apprend pas soi-même; lisez ne les apprend pas par soi-même.

Les autres *Errata* sont tels que le Lecteur les redressera de lui-même: comme *ignard* pour *ignare*; *chenile* pour *chenille*; *pense-tu* pour *penses-tu*; *il n'y a n'y talent* pour *ni talent*; *Lisette là à gauche* pour *Lisette à la gauche*; *frissonner* et ailleurs *il frisonne* pour *frissonner*, *il frissonne*; *traca* pour *traca*; *tu n'a* pour *tu n'as*. Aux noms des personnages (Act. 1, sc. 3, p. 36), ajoutez le nom de *Cateau*.

